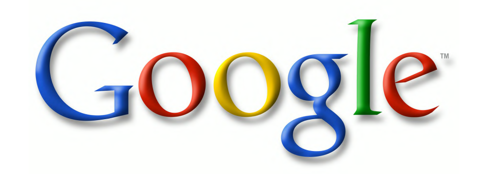
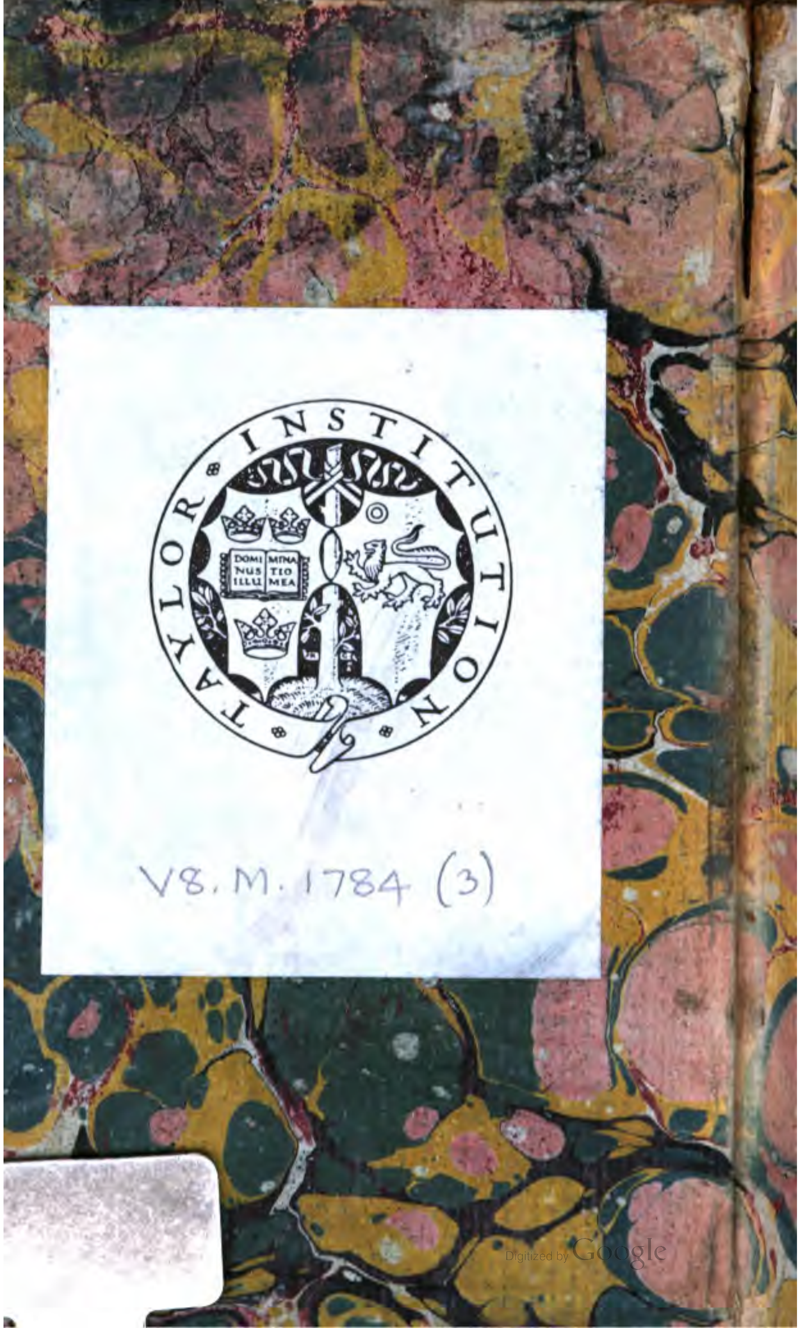





TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



£22
75
TOAI

MEMOIRES

DE

M. DE VOLTAIRE,

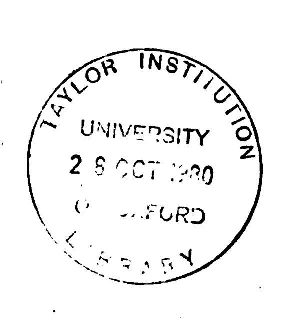
ÉCRITS PAR LUI-MÊME.



A LONDRES:

CHEZ ROBINSON, N° 25, PATER-NOSTER-ROW.

M.DCC.LXXXIV.



Extrait d'une Lettre de Paris du 2 Mai, 1784, pour ſervir de Préface à cette Edition des Mémoires de Voltaire.

......CE n'eſt pas-là tout ce qu'il y a ici de nouveau. On parle beaucoup des Mémoires de M. de VOLTAIRE, écrits par lui-même. On a déjà ſaiſi deux ou trois Editions. Il y a ſept Libraires d'arrêtés. Le Roi de Pruſſe eſt irrité. Ce Voltaire eſt ſi ingrat! On dit que le Roi de Pruſſe travaille à répondre à ces Mémoires. Perſonne ne doute de leur authenticité; ſes amis l'avou-

ent

ent. Le Miniſtre de ..... ſon ami, aſſure qu'il les avoit jettés au feu ; mais que ſon infidèle Secretaire en avoit probablement gardé copie. On accuſe auſſi M. de Beaumarchais d'imprudence : mais on a beau faire ; les Mémoires ſont réellement de Voltaire, & ils ſe vendront tôt ou tard. Ce Voltaire a l'air d'un malin Génie qui n'eſt venu ſur la terre, que pour aigrir nos maux & s'en réjouir.

ERRATA.

Très-néceſſaire à remarquer, page 204, ligne 2, au lieu de *Novembre* 1769, mettez *Decembre* 1759.—Ligne 5, pour *Decembre*, mettez *Novembre*.

MEMOIRES

DE

M. DE VOLTAIRE,

J'ÉTOIS las de la vie oiſive & turbulente de Paris, de la foule des *petits-maîtres*, des mauvais livres imprimés avec approbation & privilège du Roi, des cabales des gens de lettres, des baſſeſſes & du brigandage des miſérables qui deſhonoroient la littérature. Je trouvai en 1733 une jeune Dame qui penſoit à-peu-près comme moi, & qui

prit la résolution d'aller passer plusieurs années à la campagne, pour y cultiver son esprit loin du tumulte du monde. C'étoit Madame la Marquise du Châtelet, la femme de France qui avoit le plus de disposition pour toutes les sciences. Son pere, le Baron de Bréteuil, lui avoit fait apprendre le Latin qu'elle possédoit comme Madame Dacier; elle savoit par cœur les plus beaux morceaux d'Horace, de Virgile, de Lucrece; tous les ouvrages philosophiques de Ciceron lui étoient familiers. Son goût dominant étoit pour les Mathématiques & pour la Métaphysique. On a rarement uni plus de justesse d'esprit & plus de goût avec plus d'ardeur de s'instruire. Elle n'aimoit pas moins le

monde

monde & tous les amuſemens de ſon âge & de ſon ſexe ; cependant elle quitta tout pour aller s'enſevelir dans un château délabré ſur les frontières de la Champagne & de la Lorraine, dans un terrein très-ingrat & très-mal ſain. Elle embellit ce château qu'elle orna de jardins aſſez agréables ; j'y bâtis une galerie ; j'y formai un très-beau cabinet de phyſique ; nous eûmes une bibliothèque nombreuſe. Quelques ſavans vinrent philoſopher dans notre retraite : nous eûmes, deux ans entiers, le célèbre Köenig qui eſt mort profeſſeur à la Haye, & bibliothécaire de Madame la Princeſſe d'Orange. Maupertuis vint avec Jean Bernouilli, & dès-lors Maupertuis qui

étoit né le plus jaloux des hommes, me prit pour l'objet de cette paſſion qui lui a été toujours très-chère. J'enſeignai l'Anglois à Madame du Châtelet, qui au bout de trois mois le ſut auſſi bien que moi, & qui liſait également Locke, Newton & Pope. Elle apprit l' Italien auſſi vîte. Nous lûmes enſemble tout le Taſſe & tout l'Arioſte; deſorte que quand Algaroti vint à Cirey, où il acheva ſon *Neutonianiſmo per le Dame*, il la trouva aſſez ſavante dans ſa langue pour lui donner de très-bons avis, dont il profita. Algaroti étoit un Vénitien fort aimable, fils d'un marchand fort riche; il voyageoit dans toute l' Europe, ſavoit un peu de tout, & donnoit à tout de *la grace*.

Nous

Nous ne cherchions qu' à nous inſtruire dans cette délicieuſe retraite, ſans nous informer de tout ce qui ſe paſſoit dans le reſte du monde. Notre plus grande attention ſe tourna longtems du côté de Leibnitz & de Newton. Madame du Châtelet s'attacha d'abord à Leibnitz, & développa une partie de ſon ſyſtême dans un livre très-bien écrit, intitulé: *Inſtitutions de Phyſique*; elle ne chercha point à parer cette philoſophie d'ornemens étrangers; cette affeterie n'entroit point dans ſon caractère mâle & vrai. La clarté, la préciſion & l'élégance compoſoient ſon ſtyle. Si jamais on a pu donner quelque vraiſemblance aux idées de Leibnitz, c'eſt dans ce livre qu'il la

faut chercher; mais on commence aujourd'hui à ne plus s'embarrasser de ce que Leibnitz a pensé. Née pour la vérité, elle abandonna bientôt les systêmes, & s'attacha aux découvertes du grand Newton; elle traduisit en Français tout le livre des *Principes Mathématiques*, & depuis, lorsqu'elle eut fortifié ses connoissances, elle ajouta à ce livre que si peu de gens entendent, un Commentaire Algébrique qui n'est pas d'avantage à la portée du commun des lecteurs. M. *Clairaut*, l'un de nos meilleurs Géométres, a revu éxactement ce commentaire. On en a commencé une édition; il n'est pas honorable pour notre siècle qu'elle n'ait pas été achevée. Nous cul-

tivions

tivions à Cirey tous les arts. J'y composai *Alzire*, *Mérope*, *l'Enfant prodigue*, *Mahomet*. Je travaillai pour elle à un essai sur *l'Histoire Générale depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*. Je choisis cette époque de Charlemagne, parceque c'est celle où Bossuet s'est arrêté, & que je n'osois toucher à ce qui avoit été traité par ce grand homme. Cependant elle n'étoit pas contente de *l'Histoire Universelle* de ce Prélat: elle ne la trouvoit qu'éloquente: elle étoit indignée que presque tout l'ouvrage de Bossuet roulât sur une nation aussi méprisable que celle des Juifs. Après avoir passé six ans dans cette retraite, au milieu des Sciences & des Arts, il fallut que nous

allaſſions à Bruxelles, où la Maiſon du Châtelet avoit depuis longtems un procés conſidérable contre la Maiſon d'Honſbrouk. J'eus le bonheur d'y trouver un petit-fils de l'illuſtre & infortuné Grand Penſionnaire De Wit, qui était premier Préſident de la Chambre des comptes, & avoit une des plus belles bibliothèques de l'Europe, qui me ſervit beaucoup pour *l'Hiſtoire Générale.* Mais j'eus à Bruxelles un bonheur plus rare & qui me fût ſenſible; j'accommodai le procès pour lequel les deux Maiſons ſe ruinoient en frais depuis ſoixante ans; je fis avoir à M. le Marquis du Chatelet 220,000 livres argent comptant, moyennant quoi tout fut terminé.

Lorſque

Lorſque j'étais encore à Bruxelles en 1740, le gros Roi de Pruſſe, Frédéric-Guillaume, le moins endurant de tous les Rois, ſans contredit le plus économe & le plus riche en argent comptant, mourut à Berlin. Son fils qui s'étoit fait une réputation ſi ſinguliére, entretenoit un commerce aſſez régulier avec moi depuis plus de quatre anneés. Il n'y a jamais eu peut-être au monde de père & de fils qui ſe reſſemblent moins que ces deux Monarques.

Le Père était un véritable *Vandale* qui, dans tout ſon regne, n'avoit ſongé qu'à amaſſer de l'argent & à entretenir à moins de frais qu'il ſe pouvoit, les plus

belles

belles troupes de l'Europe. Jamais sujets ne furent plus pauvres que les siens, & jamais Roi ne fut plus riche. Il avoit acheté à vil prix une grande partie des terres de sa Noblesse, laquelle avoit mangé bien vîte ce peu d'argent qu'elle en avoit tiré, & la moitié de cet argent étoit rentrée dans les coffres du Roi par les *impôts sur la consommation*. Toutes les Terres Royales étoient affermées à des Receveurs qui étoient en même tems éxacteurs & juges; de façon que quand un cultivateur n'avoit pas payé au fermier à jour nommé, ce fermier prenoit son habit de juge, & condamnoit le délinquant au double. Il faut observer que quand ce même juge ne payoit pas le Roi le dernier

dernier du mois, il étoit lui-même taxé au double le premier du mois suivant.

Un homme tuoit-il un lièvre ? ébranchoit-il un arbre dans le voisinage des terres du Roi, ou avoit-il commis quelque autre faute ? Il falloit payer une amende. Une fille faisoit-elle un enfant ? Il falloit que la mère ou le père ou les parens donnassent de l'argent au Roi pour la façon. Madame la Baronne de *Knipausen*, la plus riche veuve de Berlin, c'est-à-dire, qui possédoit sept à huit mille livres de rente, fut accuseé d'avoir mis au monde un sujet du Roi, dans la seconde anneé de son veuvage : le Roi lui écrivit de sa main que pour sauver

son

ſon honneur, elle envoyât ſur le champ 30,000 livres à ſon tréſor. Elle fut obligée de les emprunter & fut ruinée.

Il avoit un Miniſtre à la Haye, nommé *Luiſius*, aſſurément de tous les Miniſtres des Têtes Couronnées le plus mal payé. Ce pauvre homme pour ſe chauffer fit couper quelques arbres dans les jardins de *Hous-lardick*, appartenans pour lors à la Maiſon de Pruſſe. Il reçut bientôt après les dépêches du Roi ſon maître qui lui retenait une année d'appointemens. *Luiſius* deſeſpéré ſe coupa la gorge avec le ſeul raſoir qu'il eût: un vieux valet vint à ſon ſecours, & lui ſauva malheureuſement la vie. J'ai re-

trouvé

trouvé depuis Son Excellence à la Haye, & je lui ai fait l'aumône à la porte du Palais, nommé *la Vielle Cour*, Palais appartenant au Roi de Prusse, & où ce pauvre Ambassadeur avoit demeuré douze ans.

Il faut avouer que la *Turquie* est une République en comparaison du despotisme éxercé par Frédéric-Guillaume. C'est par ces moyens qu'il parvint en 28 ans de regne, à entasser dans les caves de son Palais de Berlin environ cent vingt millions d'écus bien enfermés dans des tonneaux garnis de cercles de fer. Il se donna le plaisir de meubler tout le grand appartement du Palais de gros effets

d'argent

d'argent maſſif, dans leſquels l'art ne ſurpaſſoit pas la matière. Il donna auſſi à ſa Reine ſa femme, en compte, un cabinet dont tous les effets étoient d'or jusqu'aux cafetières.

Le Monarque ſortoit de ce Palais, vêtu d'un méchant habit bleu à boutons de cuivre qui lui venoit à moitié des cuiſſes, & quand il achetoit un habit neuf, il faiſait ſervir ſes vieux boutons. C'eſt dans cet équipage que Sa Majeſté armée d'une groſſe canne de Sergent, faiſait tous les jours la revue de ſon régiment de Géans; ce régiment était ſon goût favori & ſa plus grande dépenſe.

Le

Le premier rang de ſa compagnie étoit composé d'hommes dont le plus petit avoit ſept pieds de haut. Il les faiſait acheter au bout de l'Europe & de l'Aſie. J'en vis encore quelques uns après ſa mort. Le Roi ſon fils qui aimoit les beaux hommes, & non les grands hommes, avoit mis ceux-ci chez la Reine ſa femme en qualité d'heiduques. Je me ſouviens qu'ils accompagnoient un vieux caroſſe de parade qu'on envoya au devant du Marquis de Beauvau qui vint complimenter le nouveau Roi, au mois de Novembre 1740. Le feu Roi Frédéric-Guillaume, qui avoit autrefois fait vendre tous les meubles magnifiques de ſon pere, n'avoit pu ſe défaire de cet

énorme

énorme caroffe dédoré. Les Heiduques qui étoient aux portières pour le foutenir au cas qu'il tombât, fe donnoient la main par deffus l'impériale.

Quand Frédéric-Guillaume avoit fait fa revue, il alloit fe promener par la ville. Tout le monde s'enfuyoit au plus vîte. S'il rencontroit une femme, il lui demandoit pourquoi elle perdoit fon tems dans la rüe: *Va-t-en chez toi, gueufe! une honnête femme doit être dans fon ménage*, & accompagnoit cette remontrance ou d'un bon foufflet, ou d'un coup de pied dans le ventre, ou de quelques coups de canne. C'eft ainfi qu'il traitait auffi les Miniftres du St. E-vangile

vangile, quand il leur prenoit envie d'aller voir la Parade.

On peut juger si ce Vandale étoit étonné & fâché d'avoir un fils plein d'esprit, de grace, de politesse, & d'envie de plaire, qui cherchoit à s'instruire, & qui faisait de la musique & des vers. Voyoit-il un livre dans les mains du Prince Héréditaire ? il le jettoit dans le feu. Le Prince jouoit-il de la flûte ? le pere cassoit la flûte, & quelquefois traitoit Son Altesse Royale comme il traitoit les Dames & les Prédicans à la Parade.

Le Prince lassé de toutes ces attentions que son pere avoit pour lui, résolut

un beau matin, en 1730, de s'enfuir, sans bien savoir encore s'il iroit en Angleterre ou en France. L'économie paternelle ne le mettoit pas à portée de voyager comme un fils d'un fermier général ou d'un marchand Anglois; il emprunta quelques centaines de ducats.

Deux jeunes gens fort aimables, *Kat* & *Keit* devoient l'accompagner. *Kat* étoit le fils unique d'un brave Officier Général, & *Keit* étoit gendre de cette même Baronne de *Knipausen* à qui il en avoit coûté dix mille écus pour faire des enfans. Le jour & l'heure étoient déterminés. Le pere fut informé de tout: on arrêta en même tems le Prince & ses deux

deux compagnons de voyage. Le Roi crut d'abord que la Princesse Guillelmine, sa fille, qui a depuis épousé le Prince Markgrave de Bareith, étoit du complot: & comme il étoit expéditif en fait de justice, il la jetta à coups de pieds par une fenêtre qui s'ouvroit jusqu'au plancher. La Reine Mere qui se trouva à cette expédition dans le tems que Guillelmine sa fille alloit faire le saut, la retint à-peine par ses jupes. Il resta à la Princesse une contusion au-dessus du teton gauche qu'elle a conservée toute sa vie, comme une marque des sentimens paternels, & qu'elle m'a fait l'honneur de me montrer.

Le Prince avoit une eſpèce de maîtreſſe, fille d'un maître d'école de la ville de Brandebourg, établie à Potzdam. Elle jouoit du clavecin aſſez mal; le Prince Royal l'accompagnoit de la flûte. Il *crut* être amoureux d'elle; mais il ſe trompoit, *ſa vocation n'étoit pas pour le Sèxe:* cependant comme il avoit fait ſemblant de l'aimer, le pere fit faire à cette Demoiſelle le tour de la place de Potzdam, conduite par le bourreau qui la fouettoit ſous les yeux de ſon fils.

Après l'avoir régalé de ce ſpectacle, il le fit transférer à la citadelle de *Cuſtrin*, ſituée au milieu d'un marais. C'eſt là qu'il fut enfermé ſix mois ſans domeſ-

tiques

tiques dans une eſpèce de cachot, & au bout de ſix mois on lui donna un ſoldat pour le ſervir. Ce ſoldat jeune, beau, bienfait, & qui jouoit de la flûte, ſervit en plus d'une manière à amuſer le priſonnier. Tant de belles qualités ont fait depuis ſa fortune : je l'ai vu à la fois *valet de chambre & Premier Miniſtre* avec toute l'inſolence que ces *deux poſtes* peuvent inſpirer.

Le Prince étoit depuis quelques ſemaines dans ſon château de Cuſtrin, lorſqu' un jour un vieil officier, ſuivi de quatre grenadiers, entra dans ſa chambre, fondant en larmes. Frédéric ne douta pas qu'on ne vînt lui couper le

cou ; mais l'officier toujours pleurant le fit prendre par les quatre grenadiers qui le placèrent à la fenêtre, & qui lui tinrent la tête, tandis qu'on coupoit celle de son ami Kat sur un échaffaud dressé immédiatement sous sa croisée. Il tendit la main à Kat & s'évanouit. Le pere étoit présent à ce spectacle, comme il l'avoit été à celui de la fille fouettée.

Quant à Keit, l'autre confident, il s'enfuit en Hollande. Le Roi dépêcha des soldats pour le prendre ; il ne fut manqué que d'une minute, & s'embarqua pour le Portugal où il demeura jusqu' à la mort du *clément* Frédéric-Guillaume.

Le

Le Roi ne vouloit pas en demeurer là : son dessein étoit de faire couper la tête à son fils. Il considéroit qu'il avoit trois autres garçons, dont aucun ne faisoit des vers, & que c'étoit assez pour la grandeur de la Prusse. Les mesures étoient déjà prises pour condamner le Prince Royal à la mort, comme l'avoit été le Czarovitz, fils aîné du Czar Pierre Premier.

Il ne paroit pas bien décidé par les loix divines & humaines qu'un jeune homme doive avoir le cou coupé pour avoir voulu voyager ; mais le Roi avoit trouvé à Berlin des juges aussi habiles que ceux de Russie. En tout cas son

autorité paternelle auroit suffi. L'empereur Charles VI. qui prétendoit que le Prince Royal, comme Prince de l'Empire, ne pouvoit être jugé à mort que dans une Diète, envoya le Comte de Sekendorf au pere, pour lui faire les plus sérieuses remontrances. Le Comte de Sekendorf, que j'ai vu depuis en Saxe où il s'est retiré, m'a juré qu'il avoit eu beaucoup de peine à obtenir qu'on ne tranchât pas la tête au Prince. C'est ce même Sekendorf qui a commandé les armées de Baviere, & dont le Prince devenu Roi de Prusse fait un portrait affreux dans l'histoire de son pere qu'il à inséré dans une trentaine d'éxemplaires des

des Mémoires de Brandebourg *; après cela ſervez donc les Princes, & empêchez qu'on ne leur coupe la tête.

Au bout de dix huit mois, les ſollicitations de l'Empereur & les larmes de la Reine obtinrent la liberté du Prince Héréditaire, qui ſe mit à faire des vers & de la muſique plus que jamais. Il liſoit Leibnitz & même Volf qu'il appelloit un compilateur de fatras, & il donnoit tant qu'il pouvoit dans toutes les ſciences à la fois.

* J'ai donné à l'Electeur Palatin l'éxemplaire dont le Roi de Pruſſe m'avoit fait préſent.

Comme

Comme ſon pére lui accordoit peu de part aux affaires, & que même il n'y avoit point d'affaires dans ce pays où tout conſiſtoit en revues, il employa ſon loiſir à écrire aux gens de lettres de France qui étoient un peu connus dans le monde : c'étoit des lettres en vers, c'étoit des traités de Métaphyſique, d'Hiſtoire, de Politique. Il me traitoit d'homme *divin*, je le traitois de *Salomon*, les épithètes ne nous coûtoient rien. On a imprimé quelques unes de ces fadaiſes dans le recueil de mes œuvres, & heureuſement on n'en a pas imprimé la trentième partie. Je pris la liberté de lui envoyer une très-belle écritoire de Martin ; il eut la bonté de me faire préſent

de

de quelques colifichets d'Ambre; & les beaux esprits des Cafés de Paris s'imaginèrent avec horreur que ma fortune étoit faite. Un jeune Curlandais, nommé Keizerling, qui faisoit aussi des vers tant bien que mal, & qui en conséquence étoit alors son favori, nous fut dépêché à Cirey des frontieres de la Poméranie. Nous lui donnâmes une fête; je fis une belle illumination, dont les lumières dessinoient les chiffres & le nom du Prince Royal avec cette devise: *l'Espérance du genre humain.* Pour moi si j'avois voulu concevoir des espérances personelles, j'en étais très en droit, car on m'écrivoit, *mon cher ami,* & on me parloit souvent dans les dépêches des

marques

marques *Solides* d'amitié qu'on me destinoit, quand on feroit sur le Thrône. Il y monta enfin lorsque j'étois à Bruxelles, & commença par envoyer en France une Ambassade extraordinaire, un manchot nommé Camas, ci-devant François réfugié, & alors officier dans ses troupes. Il disoit qu'il y avoit un Ministre de France à Berlin à qui il manquoit une main, & que pour s'acquitter de tout ce qu'il devoit au Roi de France, il lui envoyoit un Ambassadeur qui n'avoit qu'un bras. Camas en arrivant au cabaret me dépêcha un jeune homme qu'il avoit fait son Page, pour me dire qu'il étoit trop fatigué pour venir chez moi, qu'il me prioit de me rendre chez lui

sur

ſur l'heure, qu'il avoit le plus grand & le plus magnifique préſent à me faire de la part du Roi ſon maître. Courez vîte, dit Madame du Châtelet, on vous envoye ſûrement les diamans de la couronne. Je courus, je trouvai l'Ambaſſadeur qui pour toute valiſe avait derrière ſa chaiſe un *quartaud de vin* de la cave du feu Roi, que le Roi regnant m'ordonnoit de boire. Je m'épuiſai en proteſtations d'étonnement & de reconnoiſſance ſur les marques *liquides* des bontés de Sa Majeſté, ſubſtituées aux *ſolides* dont elle m'avoit flatté, & je partageai *le quartaud* avec Camas.

Mon *Salomon* étoit alors à Straſbourg; la fantaiſie lui avoit pris en viſitant ſes

longs

longs & étroits Etats qui alloient depuis Gueldres jusqu'à la mer Baltique, de voir *incognitò* les frontières & les troupes de France. Il se donna ce plaisir à Strasbourg sous le nom du Comte du Four, seigneur de Bohême. Son frère, le Prince Royal qui l'accompagnoit, avoit pris aussi son nom de guerre, & Algaroti qui s'étoit déjà attaché à lui, étoit le seul qui ne fût pas en masque.

Le Roi m'envoya à Bruxelles une rélation de son voyage, moitié prose & moitié vers, dans un goût approchant de Bachaumont & de la Chapelle, c'est à-dire, autant qu'un Roi de Prusse peut en approcher. Voici quelques endroits de sa lettre.

« Après

" Après des chemins affreux, nous
" avons trouvé des gîtes plus affreux
" encore :

" Car des hôtes intéreſſés
" De la faim nous voyant preſſés,
" D'une façon plus que frugale,
" Dans une chaumière infernale,
" En nous empoiſonnant, nous volaient nos
" écus.
" O ſiècle différent du tems de Lucullus !

" Des chemins affreux, mal nourris, mal
" abbreuvés. Ce n'étoit pas tout ;
" nous eſſuyâmes encore bien des ac-
" cidens, & il faut aſſurément que no-

" tre

« tre équipage ait un air bien ſingulier,
« puiſqu' à chaque endroit où nous
« paſſâmes, on nous prit pour quelque
« choſe d'autre :

« Les uns nous prenoient pour des Rois,
« D'autres pour des filoux courtois,
« D'autres pour gens de connoiſſance ;
« Par fois le peuple s'attroupoit,
« Entre les yeux nous regardoit
« En badauts curieux remplis d'imperti-
« nence.

« Le maître de la poſte de Kell nous
« ayant aſſuré qu'il n'y avoit point de
« ſalut ſans paſſeport, & voyant que le

« cas

" cas nous mettoit dans la néceſſité ab-
" ſolue d'en faire nous-mêmes, ou de
" ne point entrer à Straſbourg, il fallut
" prendre le premier parti, à quoi les
" Armes Pruſſiennes que j'avois ſur mon
" cachet, nous ſecondèrent merveil-
" leuſement. Nous arrivâmes à Straſ-
" bourg, & le corſaire de la douane &
" le viſiteur parurent contens de nos
" preuves.

" Ces ſcélérats nous épioient ;
" D'un œil le paſſeport liſoient,
" De l'autre lorgnoient notre bourſe :
" L'or qui toujours fut de reſſource,
" Par lequel Jupin joüiſſoit
" De Danaë qu'il careſſoit ;
" L'or par qui Céſar gouvernoit

" Le monde, heureux ſous ſon empire ;
" L'or, plus Dieu que Mars & l'Amour ;
" Le même or ſut nous introduire,
" Le ſoir, dans les murs de Straſbourg."

On voit par cette lettre qu'il n'étoit pas encore devenu le meilleur de nos Poëtes, & que ſa philoſophie ne regardoit pas avec indifférence le métal dont ſon pere avoit fait proviſion.

De Straſbourg il alla voir ſes Etats de la Baſſe Allemagne ; & me manda qu'il viendroit *incognitò* me voir à Bruxelles. Nous lui préparâmes une belle maiſon, dans le petit château de Meuſe, à deux lieues

lieues de Clèves. Il m'écrivit qu'il comptoit que je ferois les avances; j'allai donc lui présenter mes profonds hommages. Maupertuis, qui avoit déjà ses vues, & qui étoit possédé de la rage d'être Président d'une Académie, s'étoit présenté lui-même, & logeoit avec Algaroti & Keizerling dans un grenier de ce Palais. Je trouvai à la porte de la Cour un soldat pour toute garde. Le Conseiller Privé Rambonet, Ministre d'Etat se promenoit dans la cour en soufflant sur ses doigts; il portait de grandes manchettes de toile sale, un chapeau troué, une vieille perruque de Magistrat, dont un côté entroit dans une de ses poches, & l'autre passoit à peine l'épaule. On me dit que cet

homme étoit chargé d'une affaire d'Etat très-importante, & cela étoit vrai.

Je fus conduit dans l'appartement de Sa Majeſté; il n'y avoit que quatre murailles. J'apperçus dans un cabinet à la lueur d'une bougie, un petit grabat de deux pieds & demi de large, ſur lequel étoit un petit homme affublé d'une robe de chambre de drap bleu; c'étoit le Roi qui ſuoit & qui trembloit ſous une méchante couverture dans un accès de fiévre violente; je lui fis la révérence, & commençai la connoiſſance par lui tâter le pouls, comme ſi j'avois été ſon Premier Médecin. L'accès paſſé il s'habilla & ſe mit à table. Algaroti, Keizerling,

erling, Maupertuis, & le Miniſtre du Roi auprès des Etats Généraux, & moi; nous fûmes du ſouper où l'on traita à fond de l'immortalité de l'ame, de la liberté, & des *Androgines* de Platon.

Le Conſeiller Rambonet étoit pendant ce tems-là monté ſur un cheval de louage; il alla toute la nuit, & le lendemain arriva aux portes de Liège, où il inſtrumenta au nom du Roi ſon maître, tandis que deux mille hommes de troupes de Veſel mettoient la ville de Liège à contribution. Cette belle expédition avoit pour prétexte quelques droits que le Roi prétendoit ſur un fauxbourg. Il me chargea même de travailler au Mani-

feſte, & j'en fis un tant bon que mauvais, ne doutant pas qu'un Roi avec qui je ſoupais & qui m'appelloit ſon ami, ne dût toujours avoir raiſon. L'affaire s'accommoda bientôt moyennant un million qu'il éxigea en ducats de poids, & qui ſervirent à l'indemniſer des frais de ſon voyage de Straſbourg, dont il s'étoit plaint dans ſa poëtique lettre.

Je ne laiſſois pas de me ſentir attaché à lui; car il avoit de l'eſprit & des graces, & de plus il étoit Roi, ce qui fait toujours une grande ſéduction, attendu la foibleſſe humaine. D'ordinaire ce ſont nous autres gens de lettres qui flattons les Rois: celui-là me louoit depuis

les

les pieds jusqu'à la tête, tandis que l'Abbé Des-Fontaines & d'autres gredins me diffamoient dans Paris au moins une fois la semaine.

Le Roi de Prusse, quelque tems avant la mort de son pere, s'étoit avisé d'écrire contre les principes de Machiavel. Si Machiavel avoit eu un Prince pour disciple, la première chose qu'il lui eût recommandée, auroit été d'écrire contre lui; mais le Prince Royal n'y avoit pas entendu tant de finesse; il avoit écrit de bonne foi dans le tems qu'il n'étoit pas encore Souverain, & que son pere ne lui faisait pas aimer le pouvoir despotique; il louoit alors de tout son cœur la modé-

ration, la juſtice, & dans ſon enthouſiaſme il regardoit toute uſurpation comme un crime. Il m'avoit envoyé ſon manuſcrit à Bruxelles pour le corriger & le faire imprimer. J'en avais déjà fait préſent à un libraire de Hollande, nommé Venduren, le plus inſigne fripon de ſon eſpèce. Il me vint enfin un remords de faire imprimer *l'Anti-Machiavel*, tandis que le Roi de Pruſſe qui avoit cent millions dans ſes coffres, en prenoit un aux pauvres Liégeois par la main du Conſeiller Rambonet. Je jugeai que mon Salomon ne s'en tiendrait pas là. Son pere lui avoit laiſſé ſoixante ſix mille quatre cens hommes complets d'excellentes troupes ; il les augmenta, & pa-

roiſſoit

roiſſoit avoir envie de s'en ſervir à la première occaſion.

Je lui repréſentai qu'il n'étoit peut-être pas convenable d'imprimer ſon livre préciſément dans le même tems qu'on pourroit lui reprocher d'en violer les préceptes; il me permit d'arrêter l'Edition. J'allai en Hollande uniquement pour lui rendre ce petit ſervice; mais le libraire demanda tant d'argent que le Roi qui d'ailleurs n'étoit pas fâché dans le fond du cœur d'être imprimé, aima mieux l'être pour rien que de payer pour ne l'être pas.

Lorſque j'étais en Hollande occupé de cette beſogne, Charles VI. mourut au

mois

mois d'Octobre 1740, d'une indigeſtion de champignons qui lui cauſa une apoplexie, & ce plat de champignons changea la deſtinée de l'Europe. Il parut bientôt que Frédéric III. Roi de Pruſſe, n'étoit pas auſſi ennemi de Machiavel que le Prince Royal avoit paru l'être.

Quoiqu'il roulât dans ſa tête le projet de ſon invaſion dans la Sileſie, il ne m'appella pas moins à ſa Cour. Je lui avois déjà ſignifié que je ne pouvois m'établir auprès de lui, & que je devois préférer l'amitié à l'ambition, que j'étois attaché à Me. du Châtelet, & que philoſophe pour philoſphe, j'aimois mieux une Dame qu'un Roi: il approuva

cette

cette liberté, quoiqu'il n'aimât pas les femmes. J'allai lui faire ma cour au mois d'Octobre. Le Cardinal de Fleury m'écrivit une longue lettre pleine d'éloges pour *l'Anti-Machiavel* & pour l'Auteur ; je ne manquai pas de la lui montrer.

Il rassembloit déjà ses troupes sans qu'aucun de ses Généraux ni de ses Ministres pût pénétrer son dessein. Le Marquis de Beauvau, envoyé auprès de lui pour le complimenter, croyoit qu'il alloit se déclarer contre la France en faveur de Marie-Thérese, Reine de Hongrie & de Bohême, fille de Charles VI ; qu'il vouloit appuyer l'élection à l'Empire de François de Lorraine, Grand-Duc

de

de Toſcane, époux de cette Reine ; qu'il pouvoit y trouver de grands avantages.

Je devois croire plus que perſonne qu'en effet le nouveau Roi de Pruſſe alloit prendre ce parti ; car il m'avoit envoyé trois mois auparavant un écrit politique de ſa façon, dans lequel il regardoit la France comme l'ennemie naturelle & déprédatrice de l'Allemagne ; mais il étoit dans ſa nature de faire toujours tout le contraire de ce qu'il diſoit & de ce qu'il écrivoit, non par diſſimulation ; mais parce qu'il écrivoit & parloit avec une eſpèce d'enthouſiaſme, & agiſſoit enſuite avec une autre.

Il partit au 15 Décembre, avec la fièvre quarte, pour la conquête de la Siléſie, à la tête de trente mille combattans bien pourvus de tout & bien diſciplinés, & il dit au Marquis de Beauvau en montant à cheval : *je vais jouer votre jeu ; ſi les as nous viennent, nous partagerons.*

Il a écrit depuis l'hiſtoire de cette conquête : il me l'a montrée tout entiere. Voici un des articles curieux du début de ces Annales. J'eus ſoin de le tranſcrire de préférence, comme un monument unique.

« Que l'on joigne à ces conſidérations « des troupes toujours prêtes à agir ; « mon

« mon épargne bien remplie, & la viva-
« cité de mon caractère étoient la raison
« que j'avois de faire la guerre à Marie-
« Thérese, Reine de Bohême & de
« Hongrie :" & quelques lignes ensuite
il y avoit ces propres mots : " L'ambi-
« tion, l'intérêt & le desir de faire parler
« de moi l'emportèrent, & la guerre fut
« résolue."

Depuis qu'il y a des Conquérans, & des esprits ardens qui ont voulu l'être, je crois qu'il est le premier qui se soit ainsi rendu justice ; jamais homme, peut-être, n'a plus senti la raison, & n'a plus écouté ses passions. Ces assemblages de philosophie & de déréglemens d'imagination ont toujours composé son caractère.

C'est

C'eſt dommage que je lui aie fait retrancher ce paſſage, quand je corrigeai depuis tous ſes ouvrages ; un aveu ſi rare devoit paſſer à la poſtérité, & ſervir à faire voir ſur quoi ſont fondées preſque toutes les guerres. Nous autres Gens de lettres, Poëtes, Hiſtoriens, Déclamateurs d'Académie, nous célébrons ces beaux exploits, & voilà un Roi qui les fait & qui les condamne.

Ses troupes étoient déjà en Siléſie, quand le Baron de Gotter, ſon Miniſtre à Vienne, fit à Marie-Théreſe la propoſition incivile de céder de bonne grace au Roi Electeur, ſon maître, les trois quarts de cette province, moyennant

quoi

quoi le Roi de Prusse lui prêteroit trois millions d'écus, & feroit son mari Empereur.

Marie-Thérese n'avoit alors ni troupes, ni argent, ni crédit, & cependant elle fut inflexible; elle aima mieux risquer de tout perdre que de fléchir sous un Prince qu'elle ne regardoit que comme le vassal de ses ancêtres, & à qui l'Empereur son pere avoit sauvé la vie. Ses Généraux rassemblèrent à peine vingt mille hommes; son Maréchal *Neuperg* qui les commandoit, força le Roi de Prusse de recevoir la bataille sous les murs de *Neisse* à *Molwitz*. La Cavalerie Prussienne fut d'abord mise en déroute

par

par la Cavalerie *Autrichienne*, & dès le premier choc le Roi qui n'étoit pas accoûtumé à voir des batailles, *s'enfuit* jusqu'à *OpelEim* à douze grandes lieues du camp où l'on se battoit. Maupertuis qui avoit cru faire une grande fortune, s'étoit mis à sa suite dans cette campagne, s'imaginant que le Roi lui feroit au moins fournir un cheval. Ce n'étoit pas la coûtume du Roi. Maupertuis acheta un *âne* deux ducats, le jour de l'action, & se mit à suivre Sa Majesté sur son âne du mieux qu'il put. Sa Monture ne put lui fournir sa course; il fut pris & dépouillé par les Houssards.

Frédéric passa la nuit couché sur un grabat dans un cabaret de village près

de Ratibor, sus les confins de la Pologne pour rentrer dans le nord de ses Etats, lorsqu' un de ses chasseurs arriva du camp de *Molwitz*, & lui annonça qu'il avoit gagné la bataille. Cette nouvelle lui fut confirmée un quart d'heure après par un aide-de-camp; la nouvelle étoit vraie. Si la Cavalerie Prussienne étoit mauvaise, l'Infanterie étoit la meilleure de l'Europe. Elle avoit été disciplinée pendant trente ans par le vieux Prince *d'Anhalt*. Le Maréchal de *Schwerin* qui la commandoit, étoit un éléve de CHARLES XII. Il gagna la bataille sitôt que le Roi de Prusse fut enfui. Le Monarque revint le lendemain, & le

Général

Général vainqueur fut à-peu-près disgracié.

Je retournai philosopher dans la retraite de Cirey. Je passai l'hyver à Paris où j'avois une foule d'ennemis ; car m'étant avisé d'écrire longtems auparavant *l'histoire de Charles XII*, de donner plusieurs piéces de Théatre, de faire un Poëme Epique, j'avois comme de raison pour persécuteurs tous ceux qui se mêloient de vers & de prose : & comme j'avois même poussé la hardiesse jusqu' à écrire sur la Philosophie, il falloit bien que les gens qu'on appelle dévots, me traitassent d'Athée, selon l'ancien usage.

J'avois été le premier qui eût osé développer à ma nation les découvertes de Newton en langage intelligible. Les préjugés Cartésiens qui avoient succédé en France aux préjugés Péripatéticiens, étoient alors tellement enracinés, que le Chancelier d'Aguesseau regardoit comme un homme ennemi de la Raison & de l'Etat quiconque adoptoit des découvertes faites en Angleterre. Il ne voulut jamais donner le privilége pour l'impression des *Elémens de la Philosophie de Newton.* J'étois grand admirateur de Locke. Je le regardois comme le seul Métaphysicien raisonnable. Je louois surtout cette retenue si nouvelle, si sage en même tems, & si hardie, avec laquelle il dit que

nous

nous n'en ſaurons jamais aſſez par les lumières de notre raiſon pour affirmer que Dieu ne peut accorder le don du ſentiment & de la penſée à l'Etre appellé matière.

On ne peut conçevoir avec quel acharnement & avec quelle *intrépidité d'ignorance* on ſe déchaîna contre moi ſur cet article. Le ſentiment de Locke n'avoit point fait de bruit en France auparavant, parceque les Docteurs liſoient St. Thomas & Quênel; & le gros du monde liſoit les Romans. Lorſque j'eus loué Locke, on cria contre lui, & contre moi. Les pauvres gens qui s'emportoient dans cette diſpute, ne

ſavoient ſûrement ni ce que c'eſt que la matière, ni ce que c'eſt que l'eſprit. Le fait eſt que nous ne ſavons rien de nous-mêmes; que nous avons le mouvement, la vie, le ſentiment & la penſée ſans ſavoir comment; que les élémens de la matière nous ſont auſſi inconnus que le reſte; que nous ſommes des aveugles qui marchons & raiſonnons à tâtons; & que Locke a été très-ſage en avouant que ce n'eſt pas à nous à décider de ce que le Tout-puiſſant ne peut pas faire. Cela joint avec quelque ſuccès de mes pièces de Théatre, m'attira une bibliothèque de brochures, dans leſquelles on prouvoit que j'étois mauvais Poëte, Athée, & fils d'un payſan.

On

On imprima l'hiſtoire de ma vie, dans laquelle on me donna cette généalogie. Un *Allemand* n'a pas manqué de ramaſſer tous les contes de cette eſpèce dont on avoit farci les libelles qu'on imprimoit contre moi. On m'imputoit des avantures avec des perſonnes que je n'avois jamais connues, & avec d'autres qui n'avoient jamais éxiſté. Je trouve en écrivant ceci une lettre de M. le Maréchal de Richelieu, qui me donnoit avis d'un gros libelle où il étoit prouvé que ſa femme m'avoit donné un beau carroſſe & quelqu'autre choſe, dans le tems qu'il n'avoit point de femme. Je m'étois d'abord donné le plaiſir de faire un recueil de ces calomnies; mais elles ſe mul-

 tiplièrent

tiplièrent au point que j'y renonçai. C'étoit-là tout le fruit que j'avois tiré de mes travaux. Je m'en consolois aisément, tantôt dans la retraite de Cirey, & tantôt dans le bonne compagnie.

Tandis que les excrémens de la littérature me faisoiens la guerre, la France la faisoit à la Reine de Hongrie; & il faut avouer que cette guerre n'étoit pas plus juste: car après avoir solemnellement stipulé, garanti, juré la pragmatique sanction de l'Empereur Charles VI. & de la succession de Marie-Thérese à l'héritage de son pere, après avoir eu la Lorraine pour prix de ses promesses, il ne paroissoit pas trop conforme au droit des

des gens de manquer à un tel engagement. On entraîna le Cardinal de Fleury hors de ses mesures. Il ne pouvoit pas dire, comme le Roi de Prusse, que c'étoit la vivacité de son tempérament qui lui faisoit prendre les armes. Cet heureux Prêtre regnoit à l'age de 86 ans, & tenoit les rênes de l'Etat d'une main très foible.

On s'étoit mis avec le Roi de Prusse dans le tems qu'il prenoit la Silésie. On avoit envoyé en Allemagne deux armées pendant que Marie-Therese n'en avoit point. L'une de ces armées avoit pénétré jusqu 'à 5 lieues de Vienne sans trouver d'ennemis. On avoit donné la Boheme à l'Electeur de Baviere qui fut élu Empereur,

reur, après avoir été nommé Lieutenant Général des armées du Roi de France. Mais on fit bientôt toutes les fautes qu'il falloit pour tout perdre.

Le Roi de Prusse ayant pendant ce tems-là muri son courage & gagné des batailles, faisoit la paix avec les Autrichiens. Marie lui abandonna à son grand regret le Comté de Glatz avec la Silésie. S'étant détaché de la France sans ménagemens à ces conditions, au mois de Juin 1742, il me manda qu'il s'étoit mis dans les remédes, & qu'il conseilloit aux autres malades de se rétablir. Ce Prince se voyoit alors au comble de sa puissance, ayant à ses ordres 130,000 hommes de troupes

troupes victorieuses, dont il avoit formé sa Cavalerie, tirant de la Silésie le double de ce qu'elle avoit produit à la Maison d'Autriche, affermi dans sa nouvelle conquête, & d'autant plus heureux que toutes les autres Puissances souffroient. Les Princes se ruinent aujourd'hui par la guerre; il s'y enrichit. Ses soins se tournèrent alors à embellir la ville de Berlin, à bâtir une des plus belles Salles d'Opéra qui soient en Europe, à faire venir des Artistes en tout genre; car il vouloit aller à la gloire par tous les chemins & au meilleur marché possible.

Son pere avoit logé à Potzdam dans une vilaine maison; il en fit un Palais.

Potzdam

Potzdam devint une jolie ville ; Berlin s'agrandissoit ; on commençoit à y connoître les douceurs de la vie que le feu Roi avoit très négligées. Quelques personnes avoient des Meubles : la plûpart même portoient des chemises ; car sous le regne précédent on ne connoissoit guère que des devants de chemises qu'on attachoit avec des cordons, & le Roi régnant n'avoit pas été élevé autrement.

Les choses changeoient à vue d'œil : Lacédémone devenoit Athènes. Des déserts furent défrichés ; cent trois villages furent formés dans des marais desséchés.

Il

Il n'en faisoit pas moins de la musique & des vers. Ainsi il ne falloit pas me savoir si mauvais gré de l'appeller le *Salomon du Nord*. Je lui donnai dans mes lettres ce sobriquet qui lui demeura longtems.

Premiere

Première Suite des Mémoires pour servir à la VIE *de Mr. de* VOLTAIRE, *ecrits par Lui-même.*

LE Cardinal De Fleury étoit mort le 29 Fevrier 1743, agé de 90 ans. Jamais personne n'étoit parvenu plus tard au Ministere, & jamais Ministre n'avoit gardé sa place plus long tems. Il commença sa fortune à l'age de 73 ans par être Roi de France, & le fut

jusqu'à

jusqu'à sa mort sans contradiction; affectant toujours la plus grande modestie, n'amassant aucun bien, n'ayant aucun faste & se bornant uniquement à régner. Il laissa la réputation d'un esprit fin & aimable, plutôt que d'un génie, & passa pour avoir mieux connu la Cour que l'Europe. Je l'avois beaucoup vu chez Madame la Maréchale de Villeroi, quand il n'étoit qu'ancien Evêque de la petite vilaine Ville de Fréjus, dont il s'étoit toujours, intitulé *Evêque par l'indignation divine*, comme on le voit dans quelques unes de ses lettres. La Maréchale étoit une très-laide femme qu'il avoit répudiée le plutôt qu'il avoit pu. Le Maréchal de Villeroi qui ne savoit pas

que

que l'Evêque avoit été long tems l'amant de la Maréchale sa femme, le fit nommer par Louis XIV, Précepteur de Louis XV. De Précepteur il devint Premier Ministre, & ne manqua pas de contribuer à l'éxil du Maréchal son bienfaiteur. C'étoit, à l'ingratitude prés, un assez bon homme; mais comme il n'avoit aucun talent, il écartoit tous ceux qui en avoient dans quelque genre que ce pût être.

Plusieurs Académiciens voulurent que j'eusse sa place à l'Académie Françoise. On demanda au souper du Roi, qui prononceroit l'oraison funébre du Cardinal à l'Académie? Le Roi répondit

que

que ce feroit moi : fa maitreffe la Duchefſe de Chateauroux le vouloit ; mais le Comte de Maurepas, Sécretaire d'Etat ne le voulut point. Il avoit la manie de fe brouiller avec toutes les maitreffes de fon maître, & il s'en eft trouvé mal.

Un vieil imbécille, Précepteur du Dauphin, autrefois Théatin, & depuis Evêque de Mirepoix, nommé Boyer, fe charger, par principe de confcience, de feconder le caprice de M. de Maurepas. Ce Boyer ayant la feuille des bénéfices, le Roi lui abandonnoit toutes les affaires du Clergé : il traita celle-ci comme un point de Difcipline Eccléfiaf-

tique, & repréſenta que c'étoit offenſer Dieu qu'un profane comme moi ſuccedât à un Cardinal. Je ſavois que M. de Maurepas le faiſoit agir; j'allai trouver ce Miniſtre, je lui dis : Une place à l'Académie n'eſt pas une dignité bien importante; mais après avoir été nommé, il eſt triſte d'être exclus. Vous étes brouillé avec Madame La Ducheſſe de Chateauroux que le Roi aime, & avec M. le Duc de Richelieu qui la gouverne. Quel rapport y a-t-il, je vous prie, de vos brouilleries, avec une pauvre place à l'Académie Françaiſe? Je vous conjure de me répondre franchement : en cas que Madame de Chateauroux l'emporte ſur Mr. l'Evêque de

Mirepoix,

Mirepoix, vous y oppoſerez vous ? Il ſe recueillit un moment & me dit : *Oui, je vous écraſerai.* Le Prêtre enfin l'emporta ſur la *maitreſſe*, & je n'eus point une place dont je ne me ſouciois guère. J'aime à me rappeller cette aventure qui fait voir les petiteſſes de ceux qu'on appelle *Grands*, & qui marque combien les bagatelles sont quelquefois importantes pour eux. Cependant les affaires publiques n'alloient pas mieux depuis la mort du Cardinal, que dans ſes deux dernieres années. La Maiſon d'Autriche renaiſſoit de ſa cendre ; la France étoit preſſée par elle & par l'Angleterre ; il ne nous reſtoit alors d'autres reſſources que dans le Roi de Pruſſe qui nous avoit

entraînés dans la guerre, & qui nous avoit abandonnés au beſoin. On imagina d'envoyer ſecretement chez ce Monarque, pour ſonder ſes intentions, pour voir s'il ne feroit pas d'humeur à prévenir les orages qui devoient tomber tôt ou tard de Vienne ſur lui, après avoir tombé ſur nous, & s'il ne voudroit pas nous prêter 100,000 hommes dans l'occaſion pour mieux aſſurer la Siléſie. Cette idée étoit tombée dans la tête de M. de Richelieu & de Madame de Chateauroux ; le Roi l'adopta & M. Amelot, Miniſtre des affaires etrangeres, mais Miniſtre très-ſubalterne, fut chargé ſeulement de preſſer mon départ. Il falloit un prétexte ; je pris celui de ma

querelle

querelle avec l'ancien Evêque de Mirepoix : le Roi approuva cet expédient. J'écrivis au Roi de Pruſſe que je ne pouvois plus tenir aux perſécutions de ce Théatin, & que j'allois me réfugier auprès d'un Roi Philoſophe, loin des tracaſſeries d'un bigot. Comme ce Prélat ſignoit toujours *l'anc. Evêque de Mirepoix*, & que ſon écriture étoit aſſez incorrecte, on liſoit *l'âne de Mirepoix* au lieu de *l'ancien.* Ce fut un ſujet de plaiſanterie, & jamais négociation ne fut plus gaie.

Le Roi de Pruſſe qui n'alloit pas de main morte, quand il falloit frapper ſur les Moines, & ſur les Prélats de Cour, me

répondit avec un déluge de railleries ſur l'âne de Mirepoix, & me preſſa de venir.

J'eus grand ſoin de faire lire mes lettres, & les réponſes ; l'Evêque en fut informé ; il alla ſe plaindre à Louis XV. de ce qu'on le faiſoit, diſoit-il, paſſer pour un ſot dans les Cours étrangeres.

Le Roi lui répondit que c'étoit une choſe *dont on étoit convenu*, & qu'il ne falloit pas qu'il y prît garde.

Cette réponſe de Louis XV. qui n'eſt guère dans ſon caractere, m'a toujours paru extraordinaire. J'avois à la fois

le

le plaiſir de me venger de 'l Evêque qui m'avoit exclus de l'Académie, celui de faire un voyage trés-agréable, & celui d'être à portée de rendre ſervice au Roi & à l'Etat. M. de Maurepas entroit même avec chaleur dans cette aventure, parcequ' alors il gouvernoit M. Amelot, & qu'il croyoit être le Miniſtre des affaires étrangeres. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'il fallut mettre Me. du Châtelet de la confidence. Elle ne trouvoit rien de ſi lâche & de ſi abominable dans le monde, que de ſe ſéparer d'une femme, pour aller chercher un Monarque. Elle auroit fait un vacarme horrible; on convint pour l'appaiſer

qu'elle entreroit dans le myftére, & que les lettres pafferoient par fes mains.

J'eus tout l'argent que je voulus pour mon voyage, fur mes fimples reçus, de M. de Monmartel: je n'en abufai pas. Je m'arrêtai quelque tems en Hollande pendant que le Roi de Pruffe couroit d'un bout à l'autre de fes Etats pour faire des *revues*. Mon féjour à la Haye ne fut pas inutile. Je logeois dans le Palais de la vieille Cour, qui appartenoit alors au Roi de Pruffe par fes partages avec la Maifon d'Orange. Son Envoyé, le jeune Comte de Padvitz, amoureux & aimé de la femme d'un des principaux membres de l'Etat, attrapoit

par

par les bontés de cette Dame, des copies de toutes les résolutions secretes de Leurs Hautes Puissances très-mal intentionnées contre nous. J'envoyois ces copies à la Cour & mon service étoit très-agréable.

Quand j'arrivai à Berlin, le Roi me logea chez lui, comme il avoit fait dans les précédens voyages. Il menoit à Potzdam la vie qu'il avoit toujours menée depuis son avenement au Thrône. Cette vie mérite quelques détails. Il se levait à cinq heures du matin en été, & à six en hiver. Si vous voulez savoir les Cérémonies Royales de ce lever, quelles étoient les grandes & les petites Entrées, quelles étoient les fonctions de son

son Grand Aumonier, de son Grand Chambellan, de son Premier Gentilhomme de la chambre, de ses Huissiers, je vous répondrai qu'un laquais venoit allumer son feu, l'habiller & le raser; encore s'habilloit-il presque tout seul. Sa chambre étoit assez belle; une riche balustrade d'argent, ornée de petits amours très-bien sculptés, sembloit fermer l'estrade du lit dont on voyoit les rideaux; mais derriere les rideaux étoit, aulieu du lit, une bibliothéque; & quant au lit du Roi, c'étoit un grabat de sangle avec un matelas mince caché par un paravent. Marc-Aurele & Julien, ces deux Apôtres, & les plus grands hommes du Stoïcisme n'étoient pas plus mal couchés.

Quand

Quand Sa Majesté étoit habillée & bottée, le Stoïque donnoit quelque momens à la secte d'Epicure. Il faisoit venir deux ou trois favoris, soit Lieutenants ou Sous-Lieutenants de son régiment, soit Pages, soit Heiduques, ou jeunes Cadets. On prenoit du café; celui à qui l'on jettoit le mouchoir, restoit un demi-quart d'heure tête-à-tête. Les choses n'alloient pas jusqu'au dernieres extrémités, attendu que le Prince, du vivant de son pere, avoit été fort maltraité dans ses amours de passade, & non moins guéri. Il ne pouvoit joüer le premier rôle; il falloit se contenter des seconds. Ces amusemens d'écolier étant finis, les affaires d'Etat prenoient la place. Son

Premier

Premier Miniſtre arrivoit avec une groſſe liaſſe de papiers ſous le bras. Ce Premier Miniſtre était un Commis qui logeait au ſecond étage de la maiſon de Fudeſdoff, ce ſoldat devenu valet de chambre & favori, qui avait autrefois ſervi le Roi dans le château de Cuſtrin. Les Secretaires d'Etat envoyoient toutes les dépêches au Commis du Roy, qui en apportait l'extrait. Le Roi faiſait mettre les réponſes à la marge en deux mots. Toutes les affaires du Royaume s'expédiaient ainſi en une heure. Rarement les Secretaires d'Etat, les Miniſtres en charge l'abordaient; il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le Roi ſon pere avait mis un tel ordre dans les finances, tout s'exécutait

cutait si militairement, l'obéissance était si aveugle, que quatre cent lieues étaient gouvernées comme une Abbaye.

Vers les onze heures, le *Roi* en bottes faisait dans son jardin la revue de son régiment des gardes, & à la même heure tous les Colonels en faisoient autant dans toutes les provinces, dans l'intervalle de la parade & du diner. Les Princes ses freres, les Officiers Généraux, un ou deux Chambellans mangeaient à sa table qui était aussi bonne qu'elle pouvait l'être dans un pays où il n'y a ni gibier, ni viande de boucherie passable, ni une poularde, & où il faut tirer le froment de Magdebourg. Après le repas il se retirait

retirait ſeul dans ſon cabinet & faiſait des vers juſqu'à cinq ou ſix heures : enſuite venait un jeune homme nommé Darget ci-devant Secretaire de M. de Valory Envoyé de France, qui faiſait la lecture. Un petit concert commençait à ſept heures ; le Roi y jouait de la flûte auſſi bien que le meilleur artiſte. Les concertants éxécutaient ſouvent de ſes compoſitions ; car il n'y avait aucun art qu'il ne cultivât, & il n'eût pas eſſuyé chez les Grecs la mortification qu' eût Epaminondas d'avouer qu'il ne ſavait pas la Muſique.

On ſoupait dans une petite ſalle dont le plus ſingulier ornement était un tableau

bleau dont il avait donné le deſſin à Pene, ſon Peintre, l'un de nos meilleurs Coloriſtès ; c'était une belle Priapée. On voyait des jeunes gens embraſſans de jeunes femmes, des Nimphes ſous des Satyres, des Amours qui jouaient aux jeux d'Emolpes & des Gitons, quelques perſonnes qui ſe pâmaient en regardant ces combats, des tourterelles qui ſe baiſaient, des boucs ſautant ſur des chevres & des beliers ſur des brebis. Le repas n'en était pas ſouvent moins philoſophique. Un ſurvenant qui nous aurait écoutés en voyant cette peinture, aurait cru entendre les ſept Sages de la Gréce au Bordel. Jamais on ne parla en aucun lieu du monde avec tant de

liberté

liberté de toutes les superstitions des hommes, & jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanteries & de mépris. Dieu était respecté, mais ceux qui avaient trompé les hommes en son nom n'étaient pas épargnés. Il n'entrait jamais dans le Palais n'y femmes n'y Prêtres: en un mot Fredéric vivait sans Cour, sans Conseil, & sans Culte.

Quelques juges de Province voulurent faire brûler je ne sai quel pauvre paysan accusé par un Prêtre d'une intrigue galante avec son ânesse. On n'exécutait personne sans que le Roi n'eût confirmé la sentence, loi trés-humaine qui se pratique en Angleterre, & dans

d'autres

d'autres pays; Frédéric écrivit au bas de la sentence, qu'il donnait dans ses Etats, liberté de conscience & de f——.

Un Prêtre d'auprès de Stettin, trés scandalisé de cette indulgence, glissa dans un sermon sur Hérode, quelques traits qui pouvaient regarder le Roi son Maitre. Il fit venir ce Ministre de village à Potzdam, en le citant au Consistoire, quoi qu'il n'y eût à la Cour pas plus de Consistoire que de Messe. Le pauvre homme fut amené: le Roi prit une robe & un rabat de Prédicant: d'Argens l'auteur des *Lettres Juives*, & un Baron de Polnitz qui avait changé trois ou quatre fois de Religion, se revê-

tirent du même habit. On mit un tome du *Dictionnaire de Bayle* sur une table en guise d'Evangile, & le coupable fut introduit par deux Grenadiers devant ces trois Ministres du Seigneur. Mon frere, lui dit le Roi, je vous demande, au nom de Dieu, sur quel Hérode vous avez prêché ? Sur Hérode qui fit tuer tous les petits enfants, répondit le bon homme. Je vous demande, ajouta le Roi, si c'était Hérode premier du nom, car vous devez savoir qu'il y en a eu plusieurs ? Le Prêtre de village ne sut que répondre. Comment, dit le Roi, vous avez osé prêcher sur un Hérode, & vous ignorez quelle était sa famille ! vous êtes indigne du saint Ministere. Nous

vous

vous pardonnons cette fois, mais ſachez que nous vous excommunierons ſi jamais vous prêchez contre quelqu'un ſans le connaître. Alors on lui délivra la ſentence & ſon pardon; on ſigna trois noms ridicules inventés à plaiſir. Nous allons demain à Berlin, ajouta le Roi, nous demanderons grace pour vous à nos freres; ne manquez pas de nous venir trouver. Le Prêtre alla dans Berlin chercher les trois Miniſtres; on ſe moqua de lui, & le Roi qui était plus plaiſant que libéral, ne ſe ſoucia pas de payer ſon voyage.

Frédéric gouvernait l'Egliſe auſſi deſpotiquement que l'Etat. C'était lui qui

prononçait les divorces, quand un mari & une femme voulaient ſe marier ailleurs. Un Miniſtre lui cita un jour l'Ancien Teſtament, au ſujet d'un de ces divorces : *Moïse*, lui dit le Roi, *menait les Juifs comme il voulait, & moi je gouverne mes Pruſſiens comme je l'entends.*

Ce Gouvernement ſingulier, ces mœurs encore plus étranges, ce contraſte de Stoïciſme & d'Epicuréïſme, de ſévérité dans la diſcipline militaire & de molleſſe dans l'intérieur du Palais, des Pages avec leſquels on s'amuſait dans ſon Cabinet & des ſoldats qu'on faiſait paſſer trente ſix fois par les baguettes ſous les fenêtres du Monarque qui les regardait, des

des discours de Morale & une licence effrénée, tout cela composait un tableau bizarre que peu de personnes connaissaient, & qui a depuis percé dans l'Europe.

La plus grande économie présidait dans Potzdam, à tous ses goûts. Sa table, celle de ses Officiers & de ses domestiques, était réglée à trente trois écus par jour, indépendamment du vin ; & au-lieu que chez les autres Rois, ce sont des Officiers de la Couronne qui se mêlent de cette dépense, c'était son valet de chambre Fridesdorff qui était à la fois son Grand Maitre d'Hôtel, son Grand Echanson & son Grand Panetier.

Soit économie, ſoit politique, il n'accordait pas la moindre grace à ſes anciens favoris, & ſurtout à ceux qui avaient riſqué leur vie pour lui, quand il était Prince Royal. Il ne payait pas même l'argent qu'il avait emprunté alors ; & comme Loüis XII. ne vengeait pas les injures du Duc d'Orléans, le Roi de Pruſſe oubliait les dettes du Prince Royal.

Cette pauvre maitreſſe qui avait été fouettée pour lui par la main du bourreau, était alors mariée à Berlin au Commis du Bureau des fiacres ; car il y avait dix-huit fiacres à Berlin ; & ſon amant lui faiſait une penſion de ſoixante

&

& dix écus qui lui a toujours été payée. Elle s'appellait Mademoiſelle Saumers, grande femme, maigre, qui reſſemblait à une Sibylle, & n'avait nullement l'air d'avoir mérité d'être fouettée pour un Prince.

Cependant quand il allait à Berlin, il y étalait une grande magnificence dans les jours d'appareil. C'était un très beau ſpectacle pour les hommes vains, c'eſt-à-dire, pour preſque tout le monde, de le voir à table entouré de vingt Princes de l'Empire, ſervi dans la plus belle vaiſſelle d'or de l'Europe, & trente deux Pages & autant de jeunes heiduques ſuperbement parés, portant de grands

plats d'or maſſif. Les Grands Officiers paraiſſaient alors ; mais hors de là on ne les connaiſſait point.

On allait après diner à l'Opéra dans cette grande ſalle de 300 pieds de long qu'un de ſes Chambellans, nommé Knoberſtoff avait bâtie ſans Architecte. Les plus belles voix, les meilleurs danſeurs, étaient à ſes gages. La Barberini danſait alors ſur ſon Théatre ; c'eſt elle qui depuis épouſa le fils de ſon Chancelier. Le Roi avait fait enlever à Veniſe cette danſeuſe par des ſoldats, pour l'amener par Vienne même juſqu'à Berlin. Il en était un peu amoureux, parcequ'elle avait les jambes d'un homme. Ce qui était incom-

incompréhenſible, c'eſt qu'il lui donnait 32000 liv. d'appointement. Son Poëte Italien, à qui il faiſait mettre en vers les Opéra dont lui-meme faiſait toujours le plan, n'avait que 1200 liv. de gages ; mais auſſi il faut conſidérer qu'il était fort laid & qu'il ne danſait pas. En un mot la Barberini touchait à elle ſeule plus que trois Miniſtres d'Etat enſemble. Pour le Poëte Italien il ſe paya un jour par ſes mains : il découſit dans une Chapelle du premier Roi de Pruſſe, de vieux galons d'or dont elle était ornée. Le Roi qui jamais ne fréquenta de Chapelle, dit qu'il ne perdait rien. D'ailleurs il venait d'écrire une diſſertation en faveur des voleurs, qui eſt imprimée dans les

recueils

recueils de son Académie, & il ne jugea pas à propos cette fois-là de détruire ses écrits par les faits. Cette indulgence ne s'étendait pas sur le militaire. Il y avait dans les prisons de Spandau un vieux Gentil-homme de Franche-Comté, haut de six pieds, que le feu Roi avait fait enlever pour sa belle taille. On lui avait promis une place de Chambellan, & on lui en donna une de soldat. Ce pauvre homme déserta bientôt avec un de ses camarades. Il fut saisi & ramené devant le feu Roi auquel il eut la naïveté de dire qu'il ne se repentait que de n'avoir pas tué un Tiran comme lui. On lui coupa, pour réponse, le nez & les oreilles; il passa par les baguettes

trente

trente six fois; aprés quoi il alla traîner la brouette à Spandau. Il la traînait encore quand M. de Valory, notre Envoyé, me pressa de demander sa grace au très-clément fils du très-dur Frédéric-Guillaume.

Sa Majesté se plaisait à dire que c'était pour moi qu'il faisait jouer la *Clemenza di Tito*, Opéra plein de beauté du célébre *Métastasio*, mis en musique par le Roi lui-même, aidé de son Compositeur. Je pris mon tems pour recommander à ses bontés ce pauvre Franc-Comtois sans oreilles & sans nez; je lui détachai cette semonce:

Génie

Génie universel, ame sensible & ferme,
Quoi, lorsque vous regnez, il est des malheureux!
Aux tourmens d'un coupable, ah! daignez mettre unterme,
Et n'en mettez jamais à vos soins généreux.
Voyez autour de vous les prieres tremblantes,
Filles du repentir, maitresses des grands cœurs,
S'étonner d'arroser de larmes impuissantes
Les mains qui de la terre ont du sécher les pleurs.
Ah! pourquoi m'étaler avec magnificence
Ce spectacle brillant où triomphe Titus?
Pour achever la fête, égalez sa clémence,
Et l'imitez en tout, ou ne la vantez plus.

La requête était un peu forte; mais on a le privilége de dire ce qu'on veut

en

en vers. Le Roi promit quelque adouciſſement, & même pluſieurs mois après, il eut la bonté de mettre le Gentil-homme dont il s'agiſſait, à l'hopital, à ſix ſols par jour. Il avait refuſé cette grace à la Reine ſa mere qui aparemment ne l'avait demandée qu'en proſe.

Au milieu des fêtes, des Opéra, des ſoupers, ma négociation ſecrete avancait. Le Roi trouvait bon que je lui parlaſſe de tout, & j'entremêlais ſouvent des queſtions ſur la France & ſur l'Autriche, à propos de *l'Enéide* & de *Tite-Live*. La converſation s'animait quelque fois; le Roi s'échauffait, & me diſait que tant que notre Cour frapperait à toutes les portes pour

pour avoir la paix, il ne s'aviserait pas de se battre pour elle. Je lui envoyais de ma chambre à son appartement mes réfléxions sur un papier à mi-marge; il répondait sur mes colonnes à mes hardiesses. J'ai encore ce papier où je lui disais: Doutez-vous que la Maison d'Autriche ne vous redemande la Silésie à la premiere occasion? voici la réponse en marge:

Ils seront recus, biribi,
A la façon de barbari, mon ami.

Cette négociation d'une espece nouvelle, finit par un discours qu'il me tint, dans un de ses mouvemens de vivacité, contre le Roi d'Angleterre, son cher oncle.

oncle. Ces deux Rois ne s'aimaient pas; celui de Prusse disait: *George est l'oncle de Frédéric & ne l'est pas du Roi de Prusse.* Enfin il me dit: *que la France déclare la guerre à l'Angleterre, & je marche.* Je n'en voulais pas d'avantage; je retournai vîte à la Cour de France; je rendis compte de mon voyage; je donnais au Ministere François l'espérance qu'on m'avait donnée à Berlin. Elle ne fut pas trompeuse, & le printems suivant le Roi de Prusse fit en effet un nouveau Traité avec la France. Il s'avança en Boheme avec 100000 hommes, tandis que les Autrichiens étaient en Alsace.

Si j'avais conté à quelque bon Parisien mon aventure, & le service que

j'avais

j'avais rendu, il n'eut pas douté que je ne fusse promu à quelque bon poste. Voici quelle fut ma récompense. La Duchesse de Chateauroux fut fâchée que la négociation n'eût pas passé immédiatement par elle. Il lui avait pris envie de chasser M. Amelot, parcequ'il était bégue, & que ce petit défaut lui déplaisait. Elle haissait de plus cet Amelot, parcequ'il était gouverné par M. de Maurepas: il fut renvoyé au bout de huit jours, & je fus enveloppé dans sa disgrace.

Il arriva quelques tems après que Loüis XV. fut malade à l'extrémité dans la ville de Metz. M. de Maurepas & sa cabale

cabale prirent ce tems pour perdre M^e. de Chateauroux. L'Evêque de Soiſſons Fitz-James, fils du bâtard de Jacques II. regardé comme un Saint, voulut en qualité de Premier Aumonier, convertir le Roi, & lui déclara qu'il ne lui donnerait ni Abſolution, ni Communion, s'il ne chaſſait ſa Maitreſſe, & ſa ſœur la Ducheſſe de Lauragais, & leurs amies. Les deux ſœurs partirent chargées de l'éxécration du peuple de Metz. *Ce fut pour cette action que le peuple de Paris, auſſi ſot que celui de Metz, donna à Loüis XV. le ſurnom de* BIEN-AIMÉ. Un Poliſſon nommé Vadé, imagina ce titre que les Almanacs prodiguèrent. Quand ce Prince ſe porta bien, il ne voulut

être que le bien-aimé de sa Maitresse. Ils s'aimerent plus qu'auparavant. Elle devait rentrer dans son Ministére; elle allait partir de Paris pour Versailles, quand elle mourut subitement des suites de la rage que sa démission lui avait causée. Elle fut bien tôt oubliée.

Il fallait une Maitresse; le choix tomba sur la Demoiselle Poisson, fille d'une femme entretenue, & d'un Paysan de la Ferté-sous-Jouare, qui avait amassé quelque chose à vendre du bled aux entrepreneurs des vivres. Ce pauvre homme était alors en fuite, condamné pour quelques malversations. On avait marié sa fille au sous-fermier Le Normand,

Seigneur

Seigneur d'Etiole, neveu du Fermier Général Le Normand de Tourneham qui entretenait sa mere. La fille était bien élevée, sage, aimable, remplie de graces & de talens, née avec du bon sens & un bon cœur. Je la connaissais assez; je fus même le confident de son amour. Elle m'avouait qu'elle avait toujours eu un secret pressentiment qu'elle serait aimée du Roi, & qu'elle s'était senti une violente inclination, sans trop la démêler. Cette idée qui aurait pu paraître chimérique, dans sa situation était fondée sur ce qu'on l'avait souvent menée aux chasses que faisait le Roi dans la forêt de Senar. Tourneham, l'amant de sa mère, avait une maison de cam-

pagne dans le voisinage. On promenait Mademoiselle d'Etiole dans une jolie calêche : le Roi la remarquait & lui envoyait souvent des chevreuils. La mere ne cessait de lui dire qu'elle était plus jolie que Madame de Chateauroux, & le bon homme Tourneham, s'écriait souvent : il faut avouer que la fille de Madame Poisson, est un morceau de Roi. Enfin quand elle eut tenu le Roi entre ses bras, elle me dit qu'elle croyait fermement à la destinée, & elle avait raison. Je passai quelques mois avec elle à Etiole, pendant que le Roi faisait la campagne de 1746.

Cela me valut des récompenses qu'on n'avait jamais données à mes ouvrages,

ni à mes ſervices. Je fus jugé digne d'être l'un des quarante membres *inutiles* de l'Académie. Je fus nommé Hiſtoriographe de France, & le Roi me fit préſent d'une charge de Gentilhomme Ordinaire de ſa Chambre. Je conclus que, pour faire la plus petite fortune, il valait mieux dire quatre mots à la Maîtreſſe d'un Roi, que d'écrire cent volumes. Dès que j'eus l'air d'un homme heureux, tous mes confrères, les beaux Eſprits de Paris, ſe déchaînerent contre moi, avec toute l'animoſité & l'acharnement qu'ils devaient avoir contre quelqu'un à qui on donnait toutes les récompenſes qu'ils méritaient. J'étais toujours lié avec la Marquiſe du Chatelet

par l'amitie la plus inaltérable & par le goût de l'étude. Nous demeurions ensemble à Paris & à la campagne. Cirey est sur les confins de la Lorraine. Le Roi Stanislas tenait alors sa petite & agréable Cour à Luneville. Tout vieux & tout dévot qu'il était, il avait pour amie une femme qui ne l'était guères. C'était Madame la Marquise de Boufflers. Il partageait son ame entre elle & un Jésuite nommé Menou, le plus intrigant & le plus hardi Prêtre que j'aye jamais connu. Cet homme avait attrapé au Roi Stanislas, par les importunités de sa femme qu'il avait gouvernée, environ un million, dont une partie fut employée à bâtir une magnifique maison pour lui

&

& quelques Jésuites de la ville de Nancy. Cette maison était dotée de 24000 liv. de rente, dont douze pour la table de Menou, & douze pour donner à qui il voudrait. La Maîtresse n'était * pas à beaucoup près si bien traitée. Elle tira à peine du Roy de Pologne dequoi avoir des jupes; & cependant le Jésuite enviait sa portion & était furieusement jaloux de la Marquise. Ils étaient ouverte-

* Otez le mot de Maitresse, ce qui est très faux; mettez amie, Madame de Boufflers était une amie très-desinteressée. Elle ne s'est presque jamais servi de son crédit que pour servir ses amis, & cette expression, *dequoi avoir des jupes*, n'est point du tout convenable.

ment brouillés *. Le pauvre Roi avait tous les jours bien de la peine, au sortir de la Messe, à rapatrier sa Maitresse &

* Madame de Boufflers n'a jamais été brouillée avec le pere Menou qui, tout intrigant qu'il était, n'a jamais imaginé de donner Madame du Chatelet pour maitresse. Cette Dame & M. de V***, ne sont jamais venus à Luneville qu'invités par Me. de B***, qu'ils voyaient beaucoup & qu'ils trouvaient fort aimable. Ils n'ont jamais fait le voyage pour le Roi de Pologne.

Si Menou proposa à V***, & à Me. du Ch*** ce fut lors qu'il fut informé qu'ils devaient y venir, & pour s'enfaire un mérite auprès du Roi. Ces deux notes sont de M. de St. Lambert, Auteur du Poëme des Saisons.

son

ſon Confeſſeur. Enfin notre Jéſuite ayant entendu parler de Madame du Chatelet qui était très-bien faite & encore aſſez belle, imagina de la ſubſtituer à Madame de Boufflers.

Staniſlas ſe mêlait quelque fois de faire d'aſſez mauvais petits ouvrages. Menou crut qu'une femme Auteur réuſſirait mieux qu'une autre auprès de lui ; & le voilà qui vient à Cirey, pour ourdir cette belle trame. Il cajole Madame du Chatelet, & nous dit que le Roi Staniſlas ſera enchanté de nous voir. Il retourne dire au Roi que nous brûlons d'envie de venir lui faire notre cour. Staniſlas recommande à Madame de

Boufflers

Boufflers de nous amener ; & en effet nous allames passer à Luneville toute l'année 1749. Il arriva tout le contraire de ce que voulait le R. P. Nous nous attachâmes à Me. de Boufflers & ce Jésuite eut deux femmes à combattre.

. . . .

La vie de la Cour de Lorraine était assez agréable, quoi qu'il y eût, comme ailleurs, des intrigues & des tracasseries,

Poncet Evêque de Troyes, perdu de dettes & de réputation, voulut sur la fin de l'année, augmenter notre Cour & nos tracasseries.

Quand je dis qu'il était perdu de réputation, entendez aussi la réputation

de

de ſes Oraiſons Funébres & de ſes Sermons. Il obtint par nos deux Dames, d'être Premier Aumonier du Roi qui fut flatté d'avoir un Evêque à ſes gages, & à de très-petits gages. Cet Evêque ne vint qu'en 1750. Il débuta d'abord par intriguer contre Me. de Boufflers ſa bienfaitrice & fut chaſſé. Sa colere retomba ſur Loüis XV. gendre de Staniſlas ; car étant retourné à Troyes, il voulut jouer un rôle dans la ridicule affaire des Billets de Confeſſion inventés par l'Archevêque de Paris, Beaumont. Il tint tête au Parlement, & brava le Roi. Ce n'était pas le moyen de payer ſes dettes ; mais c'était celui de ſe faire enfermer. Le Roi de France l'envoya

prisonnier

prisonnier en Alsace, dans un Couvent de gros Moines Allemands. Mais il faut revenir à ce qui me touche. Madame du Chatelet mourut dans le Palais de Stanislas, après deux jours de maladie. Nous étions tous si troublés que personne de nous ne songea à faire venir ni Curé, ni Jésuite, ni Sacrement. Elle n'eut point les horreurs de la mort; il n'y eut que nous qui les sentimes. Le bon Roi Stanislas vint dans ma chambre me consoler, & pleurer avec moi. Peu de ses confréres en font autant en pareille occasion. Il voulut me retenir; je ne pouvais plus supporter Luneville, & je retournai à Paris.

Ma-

Ma deſtinée était de courir de Roi en Roi, quoi que j'aimaſſe ma liberté avec idolâtrie. Le Roi de Pruſſe à qui j'avais ſouvent ſignifié que je ne quitterais jamais Madame du Chatelet pour lui, voulut à toute force m'attraper, quand il fut défait de ſa rivale. Il jouiſſait alors d'une paix qu'il s'était acquiſe par des victoires; & ſon loiſir était toujours employé à faire des vers, ou à écrire l'Hiſtoire de ſon Pays & de ſes Campagnes. Il était bien ſûr à la vérité que ſes vers & ſa proſe étaient au deſſus de ma proſe & de mes vers, quant au fond des choſes; mais il croyait que pour la forme je pouvais, en qualité d'Académicien, donner quelque tournure

à ſes

à ſes écrits. Il n'yeut point de ſéduction flatteuſe qu'il n'emploiât pour me faire venir.

Le moyen de réſiſter à un Roi victorieux, Poëte, Muſicien, & Philoſophe, & qui faiſait ſemblant de m'aimer! Je crus que je l'aimais: enfin je repris encore le chemin de Potzdam, au mois de juin 1750. Aſtolphe ne fut pas mieux reçu dans le Palais d'Alcine. Etre logé dans l'apartement qu'avait eu le Maréchal de Saxe, avoir à ma diſpoſition les cuiſiniers du Roi, quand je voulais manger chez moi, & les cochers, quand je voulais me promener, c'étaient les moindres faveurs qu'on me faiſait.

Les

Les soupers étaient très-agréables ; je ne sais si je me trompe, il me semble qu'il y avait bien de l'esprit : le Roi en avait & en faisait avoir, & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que je n'ai jamais fait de repas si libre. Je travaillais deux heures par jour avec Sa Majesté. Je corrigeais tous ses ouvrages : ne manquant jamais de loüer beaucoup ce qu'il y avait de bon, lorsque je raturais tout ce qui ne valait rien, je lui rendais compte de tout ; ce qui composa une Rhétorique & une Poëtique à son usage. Il en profita, & son génie le servit encore mieux que mes leçons. Je n'avais nulle cour à faire, nulle visite à rendre, nul devoir à remplir. Je m'étais fait

une

une vie libre; & je ne concevais rien de plus agréable que cet état. Alcine-Frédéric, qui me voyait déjà la tête un peu tournée, redoubla ses potions enchantées pour m'enyvrer tout-à-fait. La derniere séduction fut une lettre qu'il m'écrivit de son apartement au mien. Une Maîtresse ne s'explique pas plus tendrement. Il s'efforçait de dissiper dans cette lettre, la crainte que m'inspirait son rang & son caractère. Elle portait ces mots singuliers :

« Comment pourrais-je jamais causer
« l'infortune d'un homme que j'estime,
« & qui me sacrifie sa Patrie, & tout
« ce que l'humanité a de plus cher ? Je
vous

" vous respecte comme mon maître en
" Eloquence, je vous aime comme un
" ami vertueux. Quel esclavage, quel
" malheur, quel changement, y a-t-il à
" craindre dans un pays où l'on vous
" estime autant que dans votre patrie,
" & chez un ami qui a un cœur re-
" connaissant ? J'ai respecté l'amitié qui
" vous liait à Madame du Chatelet :
" mais après elle j'étais un de vos plus
" anciens amis. Je vous promets que
" vous serez heureux ici autant que je
" vivrai.

Voilà une lettre comme peu de Majestés en écrivent : ce fut le dernier verre qui m'enivra. Les protestations de

bouche furent encore plus fortes que celles par écrit. Il était accoûtumé à des démonſtrations de tendreſſe ſingulières avec des favoris plus jeunes que moi; & oubliant un moment que je n'étais pas de leur âge, & que je n'avais pas la main belle, il me la prit pour la baiſer: je lui baiſai la ſienne, & je me fis ſon eſclave. Il fallait une permiſſion du Roi de France pour appartenir à deux maîtres; le Roi de Pruſſe ſe chargea de tout. Il écrivit pour me demander au Roi. Je n'imaginais pas qu'on fût choqué à Verſailles, qu'un Gentilhomme Ordinaire de la Chambre, qui eſt l'eſpece la plus inutile à la Cour, devînt inutile Chambellan à Berlin. On

me

me donna toute permiſſion ; mais on fut très-piqué, & on ne me le pardonna pas. Je déplus fort au Roi de France, ſans plaire davantage à celui de Pruſſe qui ſe moquait de moi dans le fond de ſon cœur.

Me Voilà donc avec une Clef d'argent doré pendue à mon habit, une Croix au cou, & 20000 liv. de penſion. Maupertuis en fut malade, & je ne m'en apperçus pas.

Il y avait alors un Médecin à Berlin, nommé La Metrie, le plus franc Athée, de toutes les Facultés de Médecine de l'Europe ; homme d'ailleurs gai, plaiſant,

 étourdi,

étourdi, tout auſſi inſtruit de la Théorie qu'aucun de ſes confréres, & ſans contredit le plus mauvais Médecin de la terre dans la Pratique; auſſi ne pratiquait-il point. Il s'était moqué de toute la Faculté de Paris, & avait même écrit contre les Médecins, beaucoup de perſonnalités qu'ils ne pardonnerent point; ils obtinrent contre lui un décret de priſe de corps.

La Metrie s'était donc retiré à Berlin, où il amuſait aſſez par ſa gaieté; écrivant d'ailleurs, & faiſant imprimer tout ce qu'on peut imaginer de plus effronté ſur la Morale. Ses livres plurent au Roi qui le fit non pas ſon Médecin, mais ſon Lecteur.

Un

Un jour après la lecture, La Metrie qui disait au Roi tout cequi lui venait dans la tête, lui dit qu'on était bien jaloux de ma faveur & de ma fortune; *Laissez faire*, dit le Roi, *on presse l'orange, & on la jette quand on a avalé le jus*. La Metrie ne manqua pas de me rendre ce bel apophtegme digne de Denis de Syracuse. Je résolus dès-lors de mettre en sureté les pelures de l'Orange. J'avais environ 300000 liv. à placer; je me gardai bien de mettre ce fonds dans les Etats de mon Alcine: je les plaçai avantageusement sur les terres que le Duc de Wurtemberg posséde en France. Le Roi qui ouvrait toutes mes lettres, se douta bien que je ne prétendais pas

rester auprès de lui. Cependant la fureur de faire des vers le possédait comme Denis; il fallait que je rabotasse continuellement, & que je revisse encore son Histoire de Brandebourg & tout cequ'il composait.

La Metrie mourut pour avoir mangé chez Milord Tirconell, Envoyé de France, un pâté farci de trufles, après un très-long dîner. On prétendit qu'il s'était confessé avant de mourir; le Roi en fut indigné. Il s'informa éxactement si la chose était vraie; on l'assura que c'était une calomnie atroce, & que La Metrie était mort, comme il avait vécu, en reniant Dieu & les Médecins. Sa Ma-

jesté

jesté satisfaite composa sur le champ son Oraison Funèbre qu'il fit lire en son nom, à l'assemblée publique de l'Académie, par Darget son Secretaire, & donna six cents livres de pension à une fille de joie que La Metriē avait amenée de Paris, quand il avait abandonné sa femme & ses enfans.

Maupertuis qui savait l'anecdote de l'écorce d'orange, prit son tems pour répandre le bruit, que j'avais dit que la Charge d'Athée du Roi était vacante. Cette calomnie ne réussit pas; mais il ajouta ensuite que je trouvais les vers du Roi mauvais, & cela réussit.

Je m'apperçus que depuis ce tems-là les ſoupers du Roi n'étaient plus ſi gais ; on me donnait moins de vers à corriger ; ma diſgrace était complette.

Algaroti, Darget, & un Français nommé Chaſol, qui était un de ſes meilleurs Officiers, le quittèrent tous à la fois. Je me diſpoſais à en faire autant ; mais je voulus auparavant me donner le plaiſir de me mocquer d'un livre que Maupertuis venait d'imprimer. L'occaſion était belle ; on n'avait jamais rien écrit de ſi ridicule & de ſi fou. Le bon homme propoſait ſérieuſement de faire un voyage droit aux deux Poles, de diſſéquer des têtes de Géans pour con-

naître

naître la nature de l'ame par leur cervelle, de bâtir une ville où l'on ne parlerait que Latin, de creuser un trou jusqu'au noyau de la terre, de guérir les maladies en enduisant les malades de poix-résine, & enfin de prédire l'avenir en éxaltant son ame.

Le Roi rit de son livre, j'en ris, tout le monde en rit; mais il se passait alors une scène plus sérieuse, à-propos de je ne sais quelle fadaise de Mathématiques que Maupertuis voulait ériger en découverte. Un Géométre plus savant, nommé Koënig, Bibliothécaire de la Princesse d'Orange à la Haye, lui fit appercevoir qu'il se trompait, & que Leibnitz qui avait

avait autrefois éxaminé cette vieille idée; en avait démontré la fausseté dans plusieurs de ses lettres, dont il lui montra des copies.

Maupertuis, Président de l'Académie de Berlin, indigné qu'un Associé Etranger lui prouvât ses bévues, persuada d'abord au Roi, que Koënig, en qualité d'homme établi en Hollande, était son ennemi, & avait dit beaucoup de mal de la Prose & de la Poësie de sa Majesté, à la Princesse d'Orange.

Cette premiere précaution prise, il aposta quelques pauvres Pensionnaires de l'Académie qui dépendaient de lui, & fit

fit condamner Koënig, comme faussaire, à être *rasé* du nombre des Académiciens. Le Géométre de Hollande, avait pris les devants, & avait renvoyé sa patente de la dignité d'Académicien à Berlin.

Tous les Gens de lettres de l'Europe furent aussi indignés des manœuvres de Maupertuis, qu'ennuyés de son livre. Il obtint la haine & le mépris de ceux qui n'y entendaient rien. On se contentait à Berlin de lever les épaules; car le Roi ayant pris parti dans cette malheureuse affaire, personne n'osait parler. Je fus le seul qui élevai la voix. Koënig était mon ami: j'avais à la fois le plaisir de déf-

défendre la liberté des Gens de lettres avec la cauſe d'un ami, & celui de mortifier un ennemi qui était autant l'ennemi de la modeſtie que le mien. Je n'avais nul deſſein de reſter à Berlin; j'ai toujours préféré la liberté à tout le reſte. Peu de Gens de lettres en uſent ainſi; la plûpart ſont pauvres; la pauvreté énerve le courage, & tout Philoſophe à la Cour devient auſſi eſclave que le premier Officier de la Couronne. Je ſentis combien ma liberté devait déplaire à un Roi plus abſolu que le Grand Turc. C'était un plaiſant Roi dans l'intérieur de ſa maiſon, il le faut avouer. Il protégeait Maupertuis & ſe moquait de lui plus que perſonne. Il ſe mit à écrire

contre

contre lui, & m'envoya ſon manuſcrit dans ma chambre, par un miniſtre de ſes plaiſirs ſecrets, nommé Marvitz. Il tourna beaucoup en ridicule le trou au centre de la terre, la méthode de guérir avec un enduit de poix-réſine, le voyage au Pole Auſtral, la ville Latine, & la lâcheté de ſon Académie, d'avoir ſouffert la tyrannie éxercée ſur le pauvre Koënig: mais comme ſa deviſe était: *point de bruit, ſi je ne le fais*, il fit brûler tout ce qu'on avait écrit ſur cette matiere, excepté ſon ouvrage.

Je lui renvoyai ſon Ordre, ſa Clef de Chambellan, ſa penſion. Il fit alors tout ce qu'il put pour me garder, & moi

tout

tout ceque je pus pour le quitter. Il me rendit sa Croix & sa Clef, & voulut que je soupasse avec lui. Je fis donc encore un souper de Démoclès; après quoi je partis avec promesse de revenir, & avec le ferme dessein de ne le revoir de ma vie.

Ainsi nous fumes quatre qui nous échappames en peu de tems, Chasol, Darget, Algaroti, & moi. Il n'y avait pas moyen en effet d'y tenir. On sait bien qu'il faut souffrir auprès des Rois; mais Frédéric abusait un peu trop de sa prérogative. La Société a ses loix, à moins que ce ne soit la Société du Lion & de la Chevre. Frederic manquait toujours

toujours à la premiere loi de la Société; de ne rien dire de desobligeant à personne. Il demandait souvent à son Chambellan Polnitz, s'il ne changerait pas volontiers de Religion pour la quatrieme fois, & il offrait de payer cent écus comptant pour sa conversion. *Eh, mon Dieu! mon cher Polnitz,* lui disait-il, *j'ai oublié le nom de cet homme que vous volates à la Haye, en lui vendant de l'argent faux pour du fin: aidez un peu ma mémoire, je vous prie.* Il traitait à peu-prés de même le pauvre d'Argens; cependant ces deux victimes resterent. Polnitz ayant mangé tout son bien, était obligé d'avaler des couleuvres pour vivre, & n'avait pas d'autre pain; & d'Argens

d'Argens n'avait pour tout bien dans le monde, que ses *Lettres Juives* & sa femme nommée Cochois, mauvaise Comédienne de province, si laide qu'elle ne pouvait rien gagner à aucun métier, quoi qu'elle en fît plusieurs. Pour Maupertuis qui avait été assez mal-avisé pour placer son bien à Berlin, ne songeant pas qu'il vaut mieux avoir cent pistoles, dans un pays libre, que mille dans un pays despotique, il fallait bien qu'il restât dans les fers qu'il s'était forgés.

Seconde

Seconde Suite des Mémoires pour servir à la VIE *de* V. ***, *écrits par Lui-même.*

EN sortant de mon Palais d'Alcine, j'allai passer un mois auprès de Madame la Duchesse de Saxe-Gotha, la meilleure Princesse de la terre, la plus douce, la plus sage, la plus égale, & qui, Dieu merci, ne faisoit pas des vers. Delà je fus quelques jours à la

maiſon de campagne du Landgrave de Heſſe, qui étoit beaucoup plus éloigné de la Poëſie que la Princeſſe de Gotha. Je reſpirai ; je continuai doucement mon chemin par Francfort. C'était-là que m'attendoit une très-biſarre deſtinée.

Je tombai malade à Francfort. Une de mes niéces, veuve d'un Capitaine au régiment de Champagne, femme très aimable, remplie de talens, & qui de plus étoit regardée à Paris comme Bonne Compagnie, eut le courage de quitter Paris pour venir me trouver ſur le *Mein* ; mais elle me trouva priſonnier de guerre.

Voici

Voici comme cette belle aventure s'étoit paſſée. Il y avait un nommé Freïtag, banni de Dreſde après avoir été mis au carcan & condamné à la brouette, devenu depuis à Francfort Agent du Roy de Pruſſe, qui ſe ſervait volontiers de tels Miniſtres, parce qu'ils n'avaient de gages que ce qu'ils pouvaient attraper aux paſſans.

Cet Ambaſſadeur, & un marchand, nommé Schmitt, condamné ci-devant à l'amende pour fauſſe-monnoie, me ſignifierent de la part de Sa Majeſté le Roy de Pruſſe, que j'euſſe à ne point ſortir de Francfort juſqu' à ce que j'euſſe rendu les effets précieux que j'emportais

à Sa Majefté. Helas, Meffieurs! je n'emporte rien de ce pays-là, je vous jure; pas même les moindres regrets. Qui font donc les joyaux de la Couronne Brandebourgeoife que vous redemandez? *Ce l'être, Montfir*; répondit Freïtag, *L'œuvre de poëfie du Roy mon gratieux Maître.* Oh! je lui rendrai fa profe & fes vers, de tout mon cœur, lui répliquai-je, quoiqu' après tout j'aye plus d'un droit à cet ouvrage: il m'a fait préfent d'un bel éxemplaire imprimé à fes dépens; malheureufement cet éxemplaire imprimé eft à Leipfick avec mes autres effets. Alors Freïtag me propofa de refter à Francfort jufqu' à ceque ce tréfor qui était à Leipfick fût

arrivé,

arrivé, & il me ſigna ce beau billet; " Montſir, Sitôt le gros balot de Leip" ſick ſera ici, où eſt L'œuvre de Poë" ſie, lui rendu à moi, vous pourrez " partir, où vous paroitra bon, à Franc" fort, premier Juin 1753, Freïtag, " Réſident du Roi mon Maître" J'écrivis au bas du billet: *Bon pour L'œuvre de Poëſie du Roi votre Maître*, de quoi le Réſident fut très-ſatisfait.

Le 12 Juin arriva le grand balot de Poëſie. Je remis fidelement le ſacré dépôt, & je crus pouvoir m'en aller, ſans manquer à aucune Tête Couronnée; mais dans l'inſtant que je partais, on m'arrêta moi, mon ſecretaire, & mes

 gens,

gens. On arrête ma niéce; quatre ſoldats la traînent au milieu des boues chez le M[d]. Schmitt qui avoit je ne fais quel droit de Conſeiller Privé du Roi de Pruſſe. Ce marchand de Francfort ſe croyait alors un Général Pruſſien; il commandait douze ſoldats de la ville, dans cette grande affaire, avec toute l'importance & toute la grandeur convenable. Ma niéce avait un paſſeport du Roi de France; & de plus elle n'avait jamais corrigé les vers du Roi de Pruſſe. On reſpecte ordinairement les Dames dans les horreurs de la guerre; mais le Conſeiller Schmitt & le Réſident Freïtag, en agiſſant pour Frédéric, croyaient lui faire leur cour en traînant

traînant le pauvre Beau Séxe dans les boues. On nous fourra tous deux dans une eſpèce d'hôtellerie, à la porte de la quelle furent poſtés douze ſoldats. On en mit quatre autres dans ma chambre; quatre dans un grenier où on avoit conduit ma niéce; quatre dans un galetas ouvert à tous les vents, où l'on fit coucher mon Secretaire ſur de la paille. Ma niéce avait à la vérité un petit lit; mais les quatre ſoldats avec la bayonnette au bout du fuſil, lui tenaient lieu de rideaux & de femme de chambre.

Nous avions beau dire que nous en appellions à la Cour, que l'Empereur avait été élu dans Francfort, que mon Se-

cretaire était Florentin & ſujet de Sa Majeſté Impériale, que ma niéce & moi, nous étions ſujets du Roi Très-Chrétien, & que nous n'avions rien à démêler avec le Margrave de Brandebourg: on nous répondit que le Markgrave avoit plus de crédit dans Francfort que l'Empereur. Nous fumes douze jours priſonniers de guerre; & il nous fallut payer 140 écus par jour. Le Marchand Schmitt s'étant emparé de tous mes effets, qui me furent rendus plus légers de moitié, on ne pouvait payer plus chérement *L'œuvre de Poëſie du Roy de Pruſſe.* Je perdis environ la ſomme qu'il avait dépenſée pour me faire venir chez lui pour prendre de mes leçons; partant

nous

nous fumes quittes. Pour rendre l'aventure plus complette, un certain Venduren, libraire à la Haye, frippon de profeſſion, & banqueroutier par habitude, était alors retiré à Francfort. C'était ce même homme à qui j'avais fait préſent, treize ans auparavant, du manuſcrit de *l'Anti-Machiavel* de Frédéric. On retrouve ſes amis dans l'occaſion; il prétendit que Sa Majeſté lui redevait une vingtaine de ducats, & que j'en étais reſponſable. Il compta l'interêt & l'interêt de l'interêt. Le Sieur Friliard, Bourguemeſtre de Francfort, qui était même *Bourguemeſtre Regnant*, comme cela ſe dit, trouva, en qualité de Bourguemeſtre, le compte trés-juſte; &

en

en qualité de Regnant, il me fit débourser trente ducats, en prit 26 pour lui, & en donna quatre au frippon de libraire.

Toutes ces affaires d'Oſtrogoths & de Vandales étant finies, j'embraſſai mes hôtes, & je les remerciai de leur douce réception.

Quelque tems après j'allai prendre les eaux de *Plombieres*; je bus ſurtout celles de *Léthé*, bien perſuadé que les malheurs de quelque eſpèce qu'ils ſoient, ne ſont bons qu' à oublier. Ma niéce, Madame Denis, qui faiſait la conſolation de ma vie, & qui s'était attachée à moi par ſon

goût,

goût pour les Lettres & par la plus tendre amitié, m'accompagna de Plombieres à Lyon. J'y fus reçu avec des acclamations par toute la ville, & assez mal par le Cardinal de Tencin, Archevêque de Lyon, si connu par la maniere dont il avait fait sa fortune, en rendant Catholique ce *Law* ou Lass, auteur du Sistême qui bouleversa la France. *Son Concile d'Embrun* acheva sa fortune que la conversion de *Law* avait commencée. Le Systême le rendit si riche qu'il eut de quoi acheter un Chapeau de Cardinal. Il fut Ministre d'Etat. Il m'avoua confidemment, qu'il ne pouvait me donner à dîner en public, parce que le Roi de France était fâché contre moi de

ce

ce que je l'avais quitté pour le Roi de Pruſſe. Je lui dis que je ne dînais jamais; & qu'à l'égard des Rois, j'étais l'homme du monde qui prenais le plus aiſément mon parti, auſſi bien qu'avec les Cardinaux.

On m'avait conſeillé les eaux *d'Aix* en Savoye: quoi qu'elles fuſſent ſous la domination d'un Roi, je pris ma route pour aller en boire. Il falloit paſſer par Geneve; le fameux Médecin *Tronchin* établi à Geneve depuis peu, me déclara que les eaux d'Aix me tueraient, & qu'il me ferait vivre. J'acceptai le parti qu'il me propoſait. Il n'eſt permis à aucun Catholique de s'établir à Geneve, ni dans

les Cantons Suiffes Proteftans. Il me parut plaifant d'acquérir des domaines dans le feul pays de la terre, où il ne m'était pas permis d'en avoir.

J'achetai, par un marché fingulier & dont il n'y avait point d'éxemple dans le pays, un petit bien d'environ foixante arpens, qu'on me vendit le double de ce qu'il eût couté auprès de Paris: mais le plaifir n'eft jamais trop cher. La maifon eft jolie & commode; l'afpect en eft charmant; il étonne & ne laffe point. C'eft d'un côté, le lac de Geneve; c'eft la ville, de l'autre. Le Rhône en fort à gros bouillons, & forme un canal au bas de mon jardin. On voit

la

la riviere *d'Arve* qui descend de la Savoye & se précipite dans le Rhône. Plus loin, on voit encore une autre riviere. Cent maisons de campagne, cent jardins rians, ornent les bords du lac & des rivieres. Dans le lointain s'élevent les Alpes, & à travers leurs précipices, on découvre vingt lieues de montagnes couvertes de neiges éternelles.

J'ai encore une plus belle maison, & une vue plus étendue à Lausanne : mais une maison auprès de Geneve est beaucoup plus agréable. J'ai dans les deux habitations *ce que les Roi ne donnent point*, ou plutôt, *ce qu'ils ôtent*, le *repos* & la *liberté* ; & j'ai encore ce qu'ils donnent

quelquefois

quelquefois & que je ne tiens pas d'eux. Je mets en pratique ce que j'ai dit dans le Mondain :

" Oh ! le bon tems que ce siécle de fer !"

Toutes les commodités de la vie en ameublement, en équipage, en bonne-chére, se trouvent dans mes deux maisons. Une société douce de gens d'esprit, remplit les momens que l'étude & le soin de ma santé me laissent. Il y a dequoi faire crever de douleur plus d'un de mes chers confréres les Gens de lettres. Cependant je ne suis pas riche, il s'en faut beaucoup. On me demande par quel art je suis parvenu à vivre comme un Fermier Général ; il est bon de le dire,

afin

afin que mon éxemple ferve. J'ai vû tant de Gens de lettres pauvres & méprisés, que j'ai conclu dès longtems que je ne devais pas en augmenter le nombre.

Il faut être en France ou enclume ou marteau : j'étais né *enclume*. Un patrimoine court devient tous les jours plus court, parce que tout augmente de prix à la longue, & que souvent le Gouvernement a touché aux Rentes & aux Espéces.

Il faut être attentif à toutes les Opérations que le Ministère toujours obéré & toujours inconstant, fait dans les

Finances

finances de l'Etat. Il y en a toujours quelqu' une dont un particulier peut profiter, ſans avoir obligation à perſonne; & rien n'eſt ſi doux que de faire ſa fortune par ſoi-même. Le premier pas coûte quelques peines; les autres ſont aiſés. Il faut être économe dans ſa jeuneſſe; on ſe trouve dans ſa vielleſſe un fonds dont on eſt ſurpris. C'eſt le tems où la fortune eſt le plus néceſſaire. C'eſt celui où je jouis, & après avoir vécu chez des Rois, je me ſuis fait Roi moi-même.

Depuis que je vis dans cette opulence paiſible, & dans la plus extrême indépendance, le Roi de Pruſſe eſt revenu à moi. Il m'envoya en 1755 un Opéra

qu'il avoit fait de ma Tragédie de Mérope. C'étoit sans contredit cequ'il avoit fait de plus mauvais. Depuis ce tems il a continué à m'écrire. J'ai toujours été en commerce de lettres avec sa sœur, la Margrave de Bareith, qui m'a conservé des bontés inaltérables.

Pendant que je jouissais dans ma retraite de la vie la plus douce qu'on puisse s'imaginer, j'eus le petit plaisir philosophique de voir que les Rois de l'Europe ne goûtaient pas cette heureuse tranquilité, & de conclure que la situation d'un particulier est souvent préférable à celle des plus grands Monarques, comme vous allez voir.

L'An-

L'Angleterre fit une guerre de pirates à la France, pour quelques arpens de neige, en 1756, dans le même tems que l'Impératrice Reine de Hongrie parut avoir envie de reprendre, si elle pouvoit, sa chere *Siléſie* que le Roi de Prusse lui avait arrachée. Elle négociait dans ce dessein avec l'Impératrice de Russie, & avec le Roi de Pologne seulement en qualité d'Electeur de Saxe, car on ne négocie point avec les Polonais. Le Roi de France, de son côté, voulait se venger sur les Etats d'Hannovre, du mal que l'Electeur d'Hannovre, Roi d'Angleterre, lui faisait sur mer. Frédéric qui était alors allié avec la France, & qui a-

vait un profond mépris pour notre Gouvernement, préféra l'alliance de L'Angleterre à celle de la France, & s'unit avec la Maison d'Hannovre; comptant empêcher d'une main les Russes d'avancer dans la Prusse, & de l'autre les Français de venir en Allemagne. Il se trompa dans ces deux idées : mais il en avait une troisieme dans la quelle il ne se trompa pas; ce fut d'envahir la Saxe sous prétexte d'amitié, & de faire la guerre à l'Impératrice Reine de Hongrie, avec l'argent qu'il pilla chez les Saxons. Le Marquis de Brandebourg, par cette manœuvre singulière, fit seul changer tout le systême de l'Europe. Le Roi de France voulant le retenir dans son alliance, lui avait

avait envoyé le Duc de Nivernois, homme d'eſprit & qui faiſait de très-jolis vers. L'Ambaſſade d'un Duc & Pair & d'un Poëte, ſemblait devoir flatter la vanité & le goût de Frédéric. Il ſe moqua du Roi de France, & ſigna ſon Traité avec l'Angleterre, le même jour que l'Ambaſſadeur arriva à Berlin. Il joua très-joliment le Duc & Pair, & fit une Epigramme contre le Poëte. C'était alors le privilége de la Poëſie de gouverner les Etats. Il y avait alors un autre Poëte à Paris, homme de condition, fort pauvre, mais très-aimable, en-un-mot l'Abbé de Bernis, depuis Cardinal. Il avait débuté par faire des vers contre moi, & enſuite était devenu mon ami,

ce qui ne lui servait à rien ; mais il était devenu celui de Mᵉ de Pompadour, & cela lui fut plus utile. On l'avait envoyé du Parnasse en Ambassade à Venise. Il était alors à Paris avec un très-grand crédit.

Le Roi de Prusse, dans ce pauvre livre de Poësie que ce M. de Freïtag redemandait à Francfort avec tant d'instance, avait glissé un vers contre l'Abbé de Bernis :

« *Evitez de Bernis la stérile abondance.* »

Je ne crois pas que ce livre & ce vers fussent parvenus jusqu' à l'Abbé ; mais *comme Dieu est juste*, Dieu se servit de lui

lui pour venger la France du Roy de Prusse. l'Abbé conclut un Traité offensif & défensif avec M. de Staremberg, Ambassadeur d'Autriche, en dépit de Rouillé, alors Ministre des affaires étrangeres. Madame de Pompadour présida à cette négociation. Rouillé fut obligé de signer le Traité conjointement avec l'Abbé de Bernis, ce qui était sans éxemple. Ce Ministre Rouillé, il faut l'avouer, était le plus inepte Secretaire d'Etat que jamais le Roy de France ait eu, & cependant le plus ignorant qui fût dans la Robe. Il avait demandé un jour si la Wétéravie était en Italie. Tant qu'il n'y eut point d'affaires épineuses à traiter, on le souffrit; mais dès qu'on eut de grands ob-

jets, on ſentit ſon inſuffiſance. On le renvoya, & l'Abbé de Bernis eut ſa place.

Mademoiſelle Poiſſon, Dame le Normand, Marquiſe de Pompadour, était réellement Prémier Miniſtre d'Etat. Certains termes outrageans lâchés contre elle par Frédéric, qui n'épargnait ni les femmes ni les Poëtes, avaient bleſſé le cœur de la Marquiſe, & ne contribuerent pas peu à cette révolution dans les affaires, qui réunit en un moment les Maiſons de France & d'Autriche, après plus de deux cens ans d'une haine réputée immortelle. La Cour de France qui avait prétendu en 1741, écraſer l'Autriche, la ſoutint en 1756; & enfin on vit la

France,

France, la Russie, la Suéde, la Hongrie, la moitié de l'Allemagne, & le Fiscal de l'Empire, déclarés contre le seul Marquis de Brandebourg. Ce Prince dont l'ayeul pouvait à peine entretenir 20000 hommes, avait une armée de cent mille fantassins & de quarante mille cavaliers, bien composée, encore mieux éxercée, pourvue de tout. Mais enfin il y avait plus de 400000 hommes en armes contre le Marquis de Brandebourg. Il arriva dans cette guerre, que chaque parti prit d'abord tout ce qu'il était à portée de prendre. Frédéric prit la Saxe; la France prit les Etats de Frédéric, depuis la Ville de Gueldre jusqu'à Minden sur le Véser, & s'empara, pour un tems, de

tous

tout l'Electorat d'Hannovre & de la Hesse, alliés de Frédéric; l'Impératrice de Russie prit toute la Prusse. Le Roi battu d'abord par les Russes, battit les Autrichiens, & ensuite il fut battu dans la Boheme, le 18 Juin, 1757.

La perte d'une bataille semblait devoir écraser ce Monarque: pressé de tous côtés, par les Russes, par les Autrichiens & par la France, lui-même se crut perdu. Le Maréchal de Richelieu venait de conclure près de Stade un Traité avec les Hannovriens & les Hessois, qui ressemblait à celui des Fourches Caudines. Leur armée ne devait plus servir. Le Maréchal était près d'entrer dans la

Saxe

Saxe avec 60000 hommes. Le Prince de Soubise allait y entrer d'un autre côté avec plus de 30000, & était secondé par l'armée des Cercles de l'Empire ; de là on marchait à Berlin. Les Autrichiens avaient gagné un second combat, & étaient déjà dans Breslau ; un de leurs Généraux même avait fait une course jusqu'à Berlin & l'avait mis à contribution. Le trésor du Roi de Prusse était presque épuisé, & bientôt il ne devait plus lui rester un village. On allait le mettre au Ban de l'Empire ; son procès était commencé ; il était déclaré rébelle, & s'il était pris, l'apparence était qu'il aurait été condamné à perdre la tête.

Dans

Dans ces extrémités il lui paſſa dans l'eſprit de vouloir ſe tuer. Il écrivit à ſa ſœur Madame la Margrave de Bareith, qu'il alloit terminer ſa vie. Il ne voulut point finir la piéce ſans quelques vers : la paſſion de la Poëſie était encore plus forte en lui que la haine de la vie. Il écrivit donc au Marquis *d'Argens* une longue Epître en vers, dans laquelle il lui faiſait part de ſa réſolution & lui diſait adieu.

Quelque ſinguliere que ſoit cette Epître par le ſujet, & par celui qui l'a écrite, & par le perſonnage à qui elle eſt adreſſée, il n'y a pas moyen de la tranſcrire ici toute entière, tant il y a

de

de répétitions; mais on y trouve quelques morceaux aſſez bien tournés pour un Roi du Nord. En voici pluſieurs paſſages:

" Ami, le ſort en eſt jetté;
" Las de plier ſous l'infortune,
" Sous le joug de l'adverſité,
" J'accourcis le terme arrêté
" Que la nature notre mere
" A daigné prodiguer par libéralité.
" D'un cœur aſſuré, d'un œil ferme,
" J'approche de l'heureux terme
" Qui va me garantir contre les coups du ſort,
" Sans timidité, ſans effort.
" Adieu grandeurs, adieu chimères!
" De vos bluettes paſſagères
" Mes yeux ne ſont plus éblouis.
" Si votre faux éclat, de ma naiſſante Aurore

" Fit

« Fit trop imprudemment éclore
« Les desirs indiscrets long tems évanouis
« Au sein de la Philosophie,
« Ecole de la vérité ;
« Zénon me détrompa de la frivolité
« Qui produit les erreurs de la vie.
« Adieu divine volupté !
« Adieu plaisirs charmans, qui flattez la molesse,
« Et dont la troupe enchanteresse,
« Par des liens de fleurs, enchaîne la gaité !
« Mais que fais-je, grand Dieu ! courbé sous la
« tristesse,
« Est-ce à moi de nommer les plaisirs, l'allégresse ?
« Et sous la griffe du vautour
« Voit-on la tendre tourterelle
« Et la plaintive Philomele
« Chanter & respirer l'amour ?
« Depuis long-tems pour moi, l'astre de la
« lumière

« N'eclaira

" N'éclaira que des jours signalés par mes
" maux.
" Depuis long-tems Morphée, avare de pavôts,
" N'en daigne plus jetter sur ma triste pau-
" pière.
" Je disais ce matin, les yeux couverts de
" pleurs :
" Le jour qui dans peu va renaître,
" M'annonce de nouveaux malheurs.
" Je disais à la nuit : tu vas bientôt paraître
" Pour éterniser ma douleur.
" Vous, de la Liberté Héros que je révére,
" O manes de Caton ! O manes de Brutus !
" Votre illustre éxemple m'éclaire
" Parmi l'erreur & les abus ;
" C'est votre flambeau funéraire
" Qui m'instruit du chemin peu connu du vul-
" gaire,
" Que nous avaient tracé vos antiques vertus.

" J'écarte

« J'écarte les Romans & les pompeux fantômes
« Qu' engendra de ses flancs la Superstition ;
« Et pour approfondir la nature des hommes,
« Pour connoître ce que nous sommes,
« Je ne m'adresse point à la Religion.
« J'apprends de mon Maître Epicure,
« Que du tems la cruelle injure
« Dissoût les êtres composés ;
« Que ce souffle, cette étincelle,
« Ce feu vivifiant des corps organisés,
« N'est point de nature immortelle.
« Il naît avec le corps, s'accroît dans les en-
« fans,
« Souffre de la douleur cruelle ;
« Il s'égare, il s'éclipse, il baisse avec les ans ;
« Sans doute il périra quand la nuit éternelle
« Viendra nous arracher du nombre des
« vivans.
« Vaincu, persécuté, fugitif dans le monde,
« Trahi

« Trahi par des *amis* pervers,
« Je ſouffre, en ma douleur profonde,
« Plus de maux, dans cet univers,
« Que, dans la fiction de la Fable féconde,
« N'en a jamais ſouffert Prométhée aux Enfers.
« Ainſi, pour terminer mes peines,
« Comme ces malheureux au fond de leurs
« cachots,
« Las d'un deſtin cruel, & trompant leurs
« bourreaux,
« D'un noble effort briſent leurs chaînes;
« Sans m'embarraſſer des moyens,
« Je romps les funeſtes liens
« Dont la ſubtile & fine trame
« A ce corps rongé de chagrins
« Trop longtems attacha mon ame.
« Tu vois dans ce cruel tableau,
« De mon trépas la juſte cauſe.
« Au moins ne penſe pas, du néant du Caveau,

« Que j'aſpire à l'Apothéoſe.
« Mais lorſque le Printems paraiſſant de
« nouveau,
« De ſon ſein abondant t'offre des fleurs écloſes,
« Chaque fois d'un bouquet de myrthes & de
« roſes
« Souviens-toi d'orner mon tombeau.

Il m'envoya cette Epître écrite de ſa main. Il y a pluſieurs Hémiſtiches pillés de l'Abbé de Chaulieu, & de moi. Les idées ſont incohérentes, les vers en général mal faits ; mais il y en a de bons, & c'eſt beaucoup pour un Roi de faire une Epître de deux cents mauvais vers, dans l'état où il était. Il voulait qu'on dît qu'il avait conſervé toute la préſence & la liberté de ſon eſprit, dans un moment où les hommes n'en ont guére.

La

La lettre qu'il m'écrivit témoignoit les mêmes ſentimens; mais il y avait moins de *myrthes*, & de *roſes*, & *d'Ixions* & de *douleurs profondes*. Je combattis en proſe la réſolution qu'il diſait avoir priſe de mourir, & je n'eus pas de peine à le déterminer à vivre. Je lui conſeillai d'entamer une négociation avec le Maréchal de Richelieu, d'imiter le Duc de Cumberland. Je pris enfin toutes les libertés qu'on peut prendre avec un Poëte deſeſpéré qui était tout près de n'être plus Roi. Il écrivit en effet au Maréchal de Richelieu; mais n'ayant pas de réponſe, il réſolut de nous battre. Il me manda qu'il allait combattre le Maréchal de Soubiſe. Sa

lettre finiſſait par des vers plus dignes de ſa ſituation, de ſa Dignité, de ſon courage & de ſon eſprit :

" Quand on eſt voiſin du naufrage,
" Il faut en affronter l'orage,
" Penſer, vivre & mourir en Roi."

En marchant aux Français & aux Impériaux, il écrivit à Me. la Margrave de Bareith ſa fœur, qu'il ſe feroit tuer ; mais il fut plus heureux qu'il ne diſait & qu'il ne croyoit. Il attendit, le 5 Novembre 1757, l'armée Françaiſe & Impériale, dans un poſte aſſez avantageux, à Roſbac ſur la frontiere de la Saxe ; & comme il avait toujours parlé de ſe faire tuer, il voulut que ſon frere le Prince

Henri,

Henri acquittât sa promesse, à la tête de cinq bataillons Prussiens qui devaient soûtenir le premier effort des armées ennemies, tandis que son artillerie les foudroierait, & que sa cavalerie attaquerait la leur.

En effet le Prince Henri fut légérement blessé à la gorge d'un coup de fusil, & ce fut, je crois, le seul Prussien blessé à cette journée. Les Français & les Autrichiens s'enfuirent à la premiere décharge. Ce fut la déroute la plus inoüie & la plus complete dont l'Histoire ait jamais parlé. Cette bataille de Rosbac sera long-tems célébre; on vit trente mille Français & vingt mille Impériaux,

prendre une fuite honteufe & précipitée, devant cinq bataillons & quelques efcadrons. Les défaites d'Azincourt, de Crecy, de Poitiers, ne furent pas plus humiliantes. La difcipline & l'éxercice militaire que fon Pere avait établis, & que le fils avait fortifiés, furent la véritable caufe de cette étrange victoire. L'éxercice Pruffien s'était perfectionné pendant cinq ans. On avait voulu l'imiter en France, comme dans tous les autres Etats; mais on n'avait pu faire, en trois ou quatre ans, avec des Français *peu difciplinables*, ce qu'on avait fait pendant cinquante ans avec des Pruffiens. On avait même changé la manœuvre en France prefqu'à chaque re-

vue,

vue ; de ſorte que les Officiers & les ſoldats ayant mal appris des éxercices nouveaux & tous différens les uns des autres, n'avaient rien appris du tout, & n'avaient réellement aucune diſcipline ni aucun éxercice. En un mot, à la ſeule vue des Pruſſiens, tout fut en déroute ; & la fortune fit paſſer Frédéric, en un quart d'heure, du comble du déſeſpoir à celui du bonheur & de la gloire.

Cependant il craignait que ce bonheur ne fût très-paſſager, & craignait d'avoir à porter tout le poids de la puiſſance de la France, de la Ruſſie, & de l'Autriche ; & il aurait bien voulu détacher Louis XV. de Marie Thérèſe.

La funeste journée de Rosbac faisait murmurer toute la France contre le Traité de l'Abbé de Bernis, avec la Cour de Vienne. Le Cardinal de Tencin, Archevêque de Lyon, avait toujours conservé son rang de Ministre d'Etat, & une correspondance particuliere avec le Roi de France. Il s'était plus opposé que personne à l'alliance avec la Cour Autrichienne. Il m'avait fait à Lyon une réception dont il pouvait croire que j'étais peu satisfait: cependant l'envie de se mêler d'intrigues, qui le suivait dans sa retraite, & qui, à ce qu'on prétend, n'abandonna jamais les hommes en place, le porta à se lier avec moi pour engager Me. la Margrave de Bareith de

s'en

s'en remettre à lui, & de lui confier les interêts du Roi ſon frere. Il voulait reconcilier le Roi de Pruſſe, avec le Roi de France, & croyait procurer la Paix. Il n'était pas bien difficile de porter Madame de Bareith & le Roi ſon frere à cette négociation ; je m'en chargeai avec d'autant plus de plaiſir que je voyais très-bien qu'elle ne réuſſirait pas. Madame la Margrave écrivait de la part du Roi ſon frere ; c'était par moi que paſſaient les lettres de cette Princeſſe, & celles du Cardinal. J'avais en ſecret la ſatisfaction d'être l'entremetteur de cette grande affaire, & peut-être encore un autre plaiſir, celui de ſentir que mon Cardinal ſe préparait un grand dégoût. Il écri-

vit

vit une lettre au Roi, en lui envoyant celle de la Margrave; mais il fut tout étonné que le Roi lui répondît assez, séchement, que le Secretaire d'Etat des Affaires Etrangeres l'instruirait de ses intentions. En effet, l'Abbé de Bernis dicta au Cardinal la réponse qu'il devait faire. Cette réponse était un refus net d'entrer en négociation. Il fut obligé de signer le modéle de la lettre qui finissait tout, & il en mourut de chagrin au bout de quinze jours.

Je n'ai jamais trop conçu comment on meurt de chagrin, & comment des Ministres, & de vieux Cardinaux, qui *ont l'ame si dure*, ont pourtant assez de sensi-

fenfibilité pour être frappés à mort pour un petit dégoût. Mon deffein avait été de me moquer de lui, de le mortifier, & non pas de le faire mourir. Il y avait une efpéce de grandeur dans le Miniftere à refufer la paix au Roy de Pruffe, après avoir été battu & humilié par lui. Il y avait de la fidélité & bien de la bonté à fe facrifier encore pour la Maifon d'Autriche. Ces vertus furent longtems mal récompenfées par la fortune. Les Hannovriens, les Brunfwikois, les Heffois, furent moins fidéles à leur Traités, & s'en trouverent mieux. Ils avaient ftipulé avec le M[al.] de Richelieu qu'ils ne feraient plus contre nous, qu'ils repafferaient L'Elbe, au delà duquel on les avait renvoyés: ils

ils rompirent leur marché des *Fourches Caudines* dès qu'ils ſurent que nous avions été battus à Roſbac. L'indiſcipline, la déſertion & les maladies détruiſirent notre armée, & le réſultat de toutes nos opérations fut, au printems de 1758, d'avoir perdu trois cents millions, & cinquante mille hommes en Allemagne, pour Marie-Thérefe, comme nous avions fait en 1741, en combattant contre elle.

Le Roi de Pruſſe qui avait battu notre armée dans la Thuringe à Roſbac, s'en alla combattre l'armée Autrichienne à 60 lieues d'elle. Les François pouvaient encore entrer en Saxe: les vainqueurs marchaient ailleurs: rien n'aurait arrêté les

François

François: mais ils avaient jetté leurs armes, perdu leurs canons, leurs munitions, leurs vivres, & ſurtout la tête. Ils s'éparpillerent; on raſſembla leurs débris difficilement. Frédéric au bout d'un mois remporta, à pareil jour, une victoire plus ſignalée & plus diſputée ſur l'armée Autrichienne auprès de Breſlau. Il reprend Breſlau; il y fait 15000 priſonniers; le reſte de la Siléſie rentre ſous ſes loix. Guſtave Adolphe n'avait pas fait alors de ſi grandes choſes. Il fallut bien alors lui pardonner ſes vers, ſes plaiſanteries, ſes petites malices & même ſes péchés contre le ſéxe féminin. Tous les défauts de l'homme diſparurent devant la gloire du Héros.

Aux

Aux Délices le 6 Novembre 1759.

J'avais laissé-lá mes Mémoires, les croyant aussi inutiles que les lettres de Bayle à Madame sa mere, & que la vie de St. Evremont écrite par *Desmaiseaux*, & que celle de l'Abbé de Mongon écrite par lui même; mais bien des choses qui me paroissent ou neuves ou plaisantes me ramenent au ridicule de parler de moi même. Je vois de mes fenêtres la ville où regnait Jean Chauvin le Picard dit Calvin, & la place où il fit brûler Servet pour le bien de son ame. Presque tous les Prêtres de ce pays-ci pensent au jourhuy comme Servet, & vont même plus loin. Ils ne croient point du tout Jesus-Christ Dieu, & ces Messieurs qui ont fait

autrefois

autrefois main baſſe ſur le Purgatoire, ſe ſont humaniſés juſqu'à faire grace aux ames qui ſont en Enfer. Ils prétendent que leurs peines ne feront point éternelles; que *Théſée* ne ſera pas toujours dans ſon fauteuil, que *Syſiphe* ne roulera pas toujours ſon rocher. Ainſi de l'Enfer auquel ils ne croient *plus*, ils ont fait réellement le Purgatoire auquel ils ne croient *pas*. C'eſt une aſſez jolie révolution dans l'hiſtoire de l'eſprit humain. Il y avait-là de quoi ſe couper la gorge, allumer des buchers, faire des St. Barthelemi; cependant on ne s'eſt pas même dit des injures, tant les mœurs ſont changées. Il n'y a que moi à qui un de ces Prédicans en a dit, parce que

j'avais

j'avais osé avancer que le Picard Calvin était un esprit dur, qui avait fait brûler Servet fort mal-à-propos. Admirez, je vous prie, les contradictions de ce monde. Voilà des gens qui sont presque ouvertement sectateurs de Servet, & qui m'injurient pour avoir trouvé mauvais que Calvin l'ait fait brûler à petit feu avec des fagots verds.

Ils ont voulu me prouver en forme que Calvin était un bon homme; ils ont prié le Conseil de Geneve de leur communiquer les piéces du procès de Servet; le Conseil plus sage qu'eux, les a refusés: il ne leur a pas été permis d'écrire contre moi dans Geneve. Je regardai

ce

ce petit triomphe comme le plus bel éxemple des progrès de la raifon dans ce fiécle.

La Philofophie a remporté encore une plus grande victoire fur fes ennemis à Laufanne. Quelques Miniftres s'étaient avifés dans ce pays-là de compiler, je ne fais quel mauvais livre contre moi, pour l'honneur, difaient-ils, de la Religion Chrétienne. J'ai trouvé fans peine le moyen de faire faifir les éxemplaires, & de les fupprimer par autorité du Magiftrat. C'eft peut-être la premiere fois qu'on ait forcé les Théologiens à fe taire, & à refpecter un Philofophe. Jugez fi je ne dois

 pas

pas aimer passionnément ce pays-ci. Etres pensans, je vous atteste qu'il est très-agréable de vivre dans une République, aux Chefs de laquelle on peut dire : venez demain dîner avec moi. Cependant je ne me suis pas encore trouvé assez libre, & ce qui est à mon gré digne de quelqu' attention, c'est que pour l'être parfaitement, j'ai acheté des terres en France. Il y en avait deux à ma bienséance, à une lieuë de Geneve, qui avaient joui autrefois de tous les priviléges de cette ville. J'ai eu le bonheur d'obtenir du Roi un Brevet par lequel ces priviléges me sont conservés. Enfin j'ai tellement arrangé ma destinée, que je me trouve

indépendant

indépendant à la fois en Suisse, sur le territoire de Geneve, & en France. J'entends parler beaucoup de liberté; mais je ne crois pas qu'il y ait en Europe, un particulier qui s'en soit fait une comme la mienne. Suivra mon exemple qui voudra, ou *qui pourra*.

Je ne pouvais certainement mieux prendre mon tems pour cette liberté & ce repos loin de Paris; on y était alors aussi fou & aussi acharné dans les querelles puériles, que du tems de la Fronde. Il n'y manquait que la guerre civile; mais comme Paris, n'avait ni Roi-des-Halles tel que le Duc de Beaufort, ni un Coadjuteur donnant la bénédiction

avec un poignard, il n'y eut que des tracasseries civiles. Elles avaient commencé par des billets de banque pour l'autre monde, inventés, comme j'ai déjà dit, par l'Archevêque de Paris, Beaumont, homme opiniâtre, faisant le mal de tout son cœur par excès de zéle, un fou sérieux, un vrai Saint dans le goût de Thomas de Cantorberi. La querelle s'échauffa pour une place à l'Hôpital, à laquelle le Parlement prétendait nommer, & que l'Archevêque réputait place sacrée, dépendante uniquement de l'Eglise. Tout Paris prit parti; les petites factions Jansénistes & Molinistes ne s'épargnerent pas. Le Roi voulut les traiter comme on fait

quelque

quelque fois les gens qui ſe battent dans la rue: on leur jette des ſeaux d'eau pour les ſéparer. Il donna le tort aux deux partis, comme de raiſon; mais ils n'en furent pas moins envenimés. Il éxila l'Archevêque, il éxila le Parlement; mais un Maître ne doit chaſſer *ſes Domeſtiques* que quand il eſt ſûr d'en trouver d'autres pour les remplacer. La Cour fut enfin obligée de faire revenir ce Parlement, parce qu'une Chambre nommée Royale, compoſée de Conſeillers d'Etat & de Maîtres des requêtes, érigée pour juger les procès, n'avait pu trouver pratique. Les Pariſiens s'étaient mis dans la tête de ne plaider que devant cette Cour de Juſtice qu'on appelle

Parlement. Tous ses membres furent donc rapellés, & crurent avoir remporté une victoire signalée sur le Roi. Ils l'avertirent paternellement dans une de leurs remontrances, qu'il ne fallait pas qu'il éxilât une autre fois son Parlement ; attendu, disaient-ils, que *cela était de mauvais éxemple*. Enfin ils en firent tant que le Roi résolut au moins de casser une de leurs Chambres & de réformer les autres. Alors ces Messieurs donnerent tous leur démission, excepté la Grand-Chambre. Les murmures éclaterent ; on déclamait publiquement au Palais contre le Roi. Le feu qui sortait de toutes les bouches prit malheureusement à la cervelle d'un laquais nommé

nommé *Damiens* qui allait ſouvent dans la Grand-Salle. Il eſt prouvé par le procès que ce fanatique de la Robe n'avait pas l'idée de tuer le Roi; mais ſeulement celle de lui infliger une petite *correction*. Il n'y a rien qui ne paſſe par la tête des hommes. Ce miſérable avait été cuiſtre au collège des Jéſuites, où j'ai vu quelque fois les écoliers donner des coups de canifs, & les cuiſtres en rendre. Damiens alla donc à Verſailles dans cette réſolution, & bleſſa le Roi, au milieu de ſes gardes & de ſes Courtiſans, avec un de ces petits canifs dont on taille les plumes.

On ne manqua pas, dans la première horreur de cet accident, d'imputer le

coup aux Jésuites qui en étaient, disait-on, en possession par un ancien usage. J'ai lu une lettre d'un pere Griffet, dans laquelle il disait: *cette fois-ci ce n'est pas nous; c'est à présent le tour de Messieurs.* C'était naturellement au Grand Prévôt de la Cour à juger l'assassin, puis que le crime avait éte commis dans l'enceinte du Palais du Roi. Le Malheureux commenca par accuser sept Membres des Enquêtes. Il n'y avait qu'à laisser subsister cette accusation, & exécuter le criminel: par là le Roi rendait le Parlement odieux, & se donnait sur lui un avantage aussi durable que la Monarchie,

Troi-

Troiſieme & derniere Suite des Mémoires pour ſervir à la VIE *de* V. ***, *écrits par Lui-même.*

ON croit que M. d'Argenſon porta le Roi à donner à ſon Parlement la permiſſion de juger de l'affaire. Il en fut bien récompenſé ; car huit jours après il fut dépoſſédé & éxilé. Le Roi eut la faibleſſe de donner de groſſes penſions aux Conſeillers qui inſtruiſirent le procès

procès de *Damiens*, comme s'ils avoient rendu quelque ſervice ſignalé & difficile. Cette conduite acheva d'inſpirer a M. M. des Enquêtes une confiance nouvelle. Ils ſe crurent des perſonnages importans, & leurs chimères de repréſenter la Nation & d'être les Tuteurs des Rois, ſe réveillerent. Cette ſcène paſſée, & n'ayant plus rien à faire, ils s'amuſerent à perſécuter les Philoſophes. Omer Joli de Fleury, Avocat Général du Parlement de Paris, étala dans les Chambres, le triomphe le plus complet que l'ignorance, la mauvaiſe foi & l'hypocriſie avaient jamais remporté. Pluſieurs Gens de lettres très-eſtimables par leur ſcience & par leur conduite, s'étaient aſſociés pour

compoſer

composer un Dictionnaire immense de tout ce qui peut éclairer l'esprit humain. C'était un grand objet de commerce pour la Librairie de France. Le Chancelier, les Ministres, encourageaient une si belle entreprise. Déjà sept volumes avaient paru. On les traduisait en Italien, en Anglais, en Allemand, en Hollandais, & ce trésor ouvert à toutes les nations par les Français, pouvait être regardé comme ce qui nous faisait alors le plus d'honneur; tant les excellens articles du Dictionnaire Encyclopédique rachetaient les mauvais qui sont pourtant en assez grand nombre. On ne pouvait rien reprocher à cet ouvrage que trop de déclamations puériles, malheureusement

reusement adoptées par les Auteurs du recueil qui prenaient à toutes mains pour grossir l'ouvrage; mais tout ce qui part de ces Auteurs est excellent.

Voilà Omer Joli de Fleury, qui le 23 Fevrier 1759, accuse les pauvres gens d'être Athées, Déistes, corrupteurs de la jeunesse, rébelles au Roi, &c. &c. &c. Omer, pour prouver ces accusations, cite St. Paul, le procès de Théophile & Abraham Chaumaix *. Il ne lui man-

* Abraham Chaumaix, ci-devant ..... s'étant fait Janséniste & Convulsionnaire était alors l'oracle du Parlement de Paris. Omer Joly de Fleury, le cita comme Pere de l'Eglise. Chaumaix a été depuis Maître d'école à Moscow.

quait

quait que d'avoir lu le livre contre lequel il parloit; ou s'il l'avait lu, Omer était un étrange imbécile. Il demande Justice à la Cour contre l'article *Ame*, qui, selon lui, est le Matérialisme tout pur.

Vous remarquerez que cet article *Ame*, l'un des plus mauvais du livre, est l'ouvrage d'un pauvre Docteur de Sorbonne, qui se tue à déclamer à tort & à travers contre le Matérialisme.

Tout le discours d'Omer Joli de Fleury fut un tissu de bévues pareilles. Il défere donc à la Justice ce livre qu'il n'a point lu, ou qu'il n'a point entendu; & tout le Parlement, sur la réquisition d'Omer

d'Omer, condamne l'ouvrage, non ſeulement ſans aucun examen, mais ſans en avoir lu une page. Cette façon de rendre justice eſt fort audeſſous de celle de Bridoye ; car Bridoye pouvait rencontrer juſte.

Les Editeurs avaient un privilége du Roi. Le Parlement n'a pas certainement le droit de réformer les priviléges accordés par Sa Majeſté : il ne lui appartient pas de juger ni d'un Arrêt du Conſeil, ni de rien de ce qui eſt ſcellé à la Chancellerie ; cependant il ſe donna le droit de condamner ce que le Chancelier avait approuvé. Il nomma des Conſeillers pour décider des objets de Géo-

métrie

métrie & de Métaphyſique, contenus dans l'Encyclopédie. Un Chancelier un peu ferme aurait caſſé l'Arrêt du Parlement comme très-incompétent; le Chancelier de Lamoignon ſe contenta de révoquer le privilége, afin de n'avoir pas la honte de voir juger & condamner ce qu'il avait revêtu du ſceau de l'autorité ſuprême.

On croirait que cette aventure eſt du tems du Pere Garaſſe, & des Arrêts contre l'Emétique; cependant elle eſt arrivée dans le ſeul ſiècle éclairé qu'avait eu la France: tant il eſt vrai *qu'un ſot ſuffit pour deſhonorer une nation.*

Ou

On avouera ſans peine que, dans de telles circonſtances, Paris ne devait pas être le ſejour d'un Philoſophe, & qu'Ariſtote fut très-ſage de ſe retirer à Chalcis, lorſque le fanatiſme dominait dans Athénes. D'ailleurs *l'état d'Homme de lettres à Paris eſt immédiatement audeſſus d'un Bateleur.*

L'état de Gentilhomme Ordinaire de Sa Majeſté que le Roi m'avait donné, n'eſt pas grand' choſe. Les hommes ſont bien ſots ; & je crois qu'il vaut mieux bâtir un beau Château, comme j'ai fait, y jouer la Comédie & y faire bonne chère, que d'être levraudé à Paris comme Helvetius, par les Gens tenans la Cour de Parlement,

Parlement, & par les Gens tenans l'écurie de la Sorbonne. Comme je ne pouvais assurément ni rendre les hommes plus raisonnables, ni le Parlement moins pédant, ni les Théologiens moins ridicules, je continuai à être heureux loin d'eux.

Je suis quasi honteux de l'être, en contemplant du port tous les orages. Je voyais l'Allemagne inondée de sang, la France ruinée de fond en comble, nos armées, nos flottes battues, nos Ministres renvoyés les uns après les autres, sans que nos affaires allassent mieux; le Roi de Portugal assassiné, non par un laquais, mais par les Grands du pays: & cette fois-ci les Jésuites ne peuvent pas

dire *ce n'eſt pas nous*. Ils avaient conſervé leurs droits, & il a été bien prouvé depuis, que ces bons Peres avaient ſaintement mis le couteau dans les mains des parricides. Ils diſent pour leur raiſon qu'ils ſont Souverains au Paraguai, & qu'ils ont traité avec le Roi de Portugal de Couronne à Couronne.

Voici une petite aventure auſſi ſinguliere qu'on en ait vû depuis qu'il y a eu des Rois & des Poëtes ſur la terre. Frédéric ayant paſſé un tems aſſez long à garder les frontieres de la Siléſie, dans un camp inexpugnable, s'y eſt ennuyé; & pour paſſer le tems, il a fait une Ode, ſignée Frédéric, au commencement d'un

paquet

paquet énorme de vers & de proſe. J'ouvre le paquet, & je m'apperçois que je ne ſuis pas le premier qui l'ait ouvert. Il était viſible qu'en chemin il avait été décacheté. Je fus ſaiſi de frayeur en liſant les Strophes ſuivantes:

" O nation folle & vaine!
" Quoi! Sont-ce là ces guerriers
" Sous Luxembourg, ſous Turenne,
" Couverts d'immortels lauriers;
" Qui, vrais amans de la gloire,
" Affrontaient, pour la Victoire,
" Les dangers & le trépas?
" Je vois leur vil aſſemblage
" Auſſi vaillant au pillage,
" Que lâche dans les combats.

" Quoi! votre faible Monarque,
" Joüet de la Pompadour,

" Flétri par plus d'une marque
" Des opprobres de l'Amour ;
" Lui qui, déteſtant les peines,
" Au hazard remet les rênes
" De ſon Empire aux abois ;
" Cet eſclave parle en Maître !
" Ce Céladon, ſous un hêtre,
" Croit dicter le ſort des Rois !

Je tremblai en voyant ces vers, parmi leſquels il y en a de trés-bons, ou du moins qui paſſeront pour tels. J'ai malheureuſement la réputation méritée d'avoir juſqu'ici corrigé les vers du Roi de Pruſſe. Le Paquet a été ouvert en chemin; les vers tranſpireront dans le public ;' le Roi de France les croira de moi ; & me voilà criminel de Léze-Ma-

jeſté,

jeſté, &, qui pis eſt, coupable envers Madame de Pompadour.

Dans cette perpléxité, je prie le Réſident de France à Geneve de venir chez moi: je lui montre le paquet: il convient qu'il a été décacheté avant de me parvenir: il juge qu'il n'y a pas d'autre parti à prendre, dans une affaire où il y allait de ma tête, que d'envoyer le paquet à M. le Duc de Choiſeul, Miniſtre de France. En toute autre circonſtance, je n'aurais point fait cette démarche; mais j'étais obligé de prévenir ma ruine. Je faiſais connaître à la Cour tout le fond du caractère de ſon ennemi. Je ſavais bien que le Duc de Choiſeul n'en a-

buſerait pas, & qu'il ſe bornerait à perſuader le Roi de France, que le Roi de Pruſſe était un ennemi véritable qu'il fallait écraſer, ſi on pouvait.

Le Duc de Choiſeul ne ſe borna pas là. C'eſt un homme de beaucoup d'eſprit; il fait des vers; il a des amis qui en font: il paya le Roi de Pruſſe en même monnoye, & m'envoya une Ode * contre Frédéric, auſſi mordante, auſſi terrible, que l'était celle de Frédéric contre nous. En voici des échantillons détachés:

* (M. le P. F. de S. m'a aſſuré que cette Ode était du Sr. Paliſſot de Montenoy.)

" Ce

" Ce n'eſt plus cet heureux Génie
" Qui, des Arts, dans la Germanie,
" Devait allumer le flambeau :
" Epoux, fils & frere coupable,
" C'eſt lui que ſon pere équitable
" Voulut étouffer au berceau.

" Cependant c'eſt lui dont l'audace :
" Des neuf Sœurs & du dieu de Thrace
" Croit réunir les attributs ;
" Lui qui, chez Mars comme au Parnaſſe,
" N'a jamais occupé de place
" Qu'entre Zoïle & Mevius.

" Vois, malgré la Garde Romaine,
" Néron pourſuivi ſur la Scéne
" Par les mépris des Legions ;
" Vois l'Oppreſſeur de Siracuſe,
" Sans fruit proſtituant ſa Muſe
" Aux inſultes des nations.

" Jusques-là, censeur moins sauvage,
" Souffre l'innocent badinage
" De la Nature & des Amours;
" Peux-tu condamner la tendresse,
" Toi qui n'en as connu l'yvresse,
" Que dans les bras de tes Tambours?"

Le Duc de Choiseul, en me faisant parvenir cette réponse, m'assura qu'il allait la faire imprimer, si le Roi de Prusse publiait son ouvrage; & qu'on battrait Frédéric à coups de plume, comme on espérait le battre à coups d'épée.

Il ne tenait qu'à moi, si j'avais voulu me réjouir, de voir le Roi de France & le Roi de Prusse, faire la guerre en vers. C'était une scène nouvelle dans le monde.

Je

Je me donnai un autre plaiſir, celui d'être plus ſage que Frédéric. Je lui écrivis que ſon Ode était fort belle ; mais qu'il ne devait pas la rendre publique : qu'il n'avait pas beſoin de cette gloire : qu'il ne devait pas ſe fermer toutes les voies de réconciliation avec le Roi de France, l'aigrir ſans retour, & le forcer à faire les derniers efforts pour tirer de lui une juſte vengeance. J'ajoûtai que ma niéce avait brûlé ſon Ode, dans la crainte mortelle qu'elle ne me fût imputée. Il me crut, me remercia, non ſans quelques reproches d'avoir brûlé les plus beaux vers qu'il eût faits en ſa vie. Le Duc de Choiſeul tint parole & fut diſcret.

Pour

Pour rendre la plaisanterie complette, j'imaginai de poser les premiers fondemens de la Paix de l'Europe, sur ces deux pieces qui devaient perpétuer la guerre, jusqu' à ce que Fréderic fût écrasé. Ma correspondance avec le Duc de Choiseul me fit naître cette idée. Elle me parut si ridicule, si digne de tout ce qui se passait alors, que je l'embrassai, & que je me donnai la satisfaction d'éprouver par moi-même, sur quels petits & faibles pivots roulent les destinées des Royaumes. M. de Choiseul m'écrivit plusieurs lettres ostensibles, tellement conçues que le Roi de Prusse pût se hazarder à faire quelques ouvertures de paix, sans que l'Autriche pût prendre ombrage du

du Miniftere de France; & Frédéric m'en écrivit de pareilles, dans lefquelles il ne rifquait pas de déplaire à la Cour de Londres. Ce commerce très-délicat dure encore : il reffemble aux mines que font deux chats qui montrent d'un côté patte de velours, & des griffes de l'autre. Le Roi de Pruffe, battu par les Ruffes & ayant perdu Drefde, a befoin de la paix. La France battue fur terre par les Hannovriens, & fur mer par les Anglais, ayant perdu fon argent très-mal-à-propos, eft forcée de finir cette guerre ruineufe.

Voilà, belle Emilie, à quel point nous en fommes.

Ce 27 Novembre 1769, Aux Délices.

Je continue, & ce sont toujours des choses singulieres. Le Roi de Prusse m'écrivit du 17 Décembre: *Je vous en manderai d'avantage de Dresde où je serai dans trois jours.* Et le troisieme jour il est battu par le Maréchal de **** & il perd dix milles hommes. Il me semble que tout ce que je vois est la Fable du pot-au-lait. Notre Grand Marin Berrier, ci-devant Lieutenant-de-Police à Paris, & qui a passé de ce poste à celui de Secretaire d'Etat & Ministre des mers, sans jamais avoir vu d'autre flotte que la Galiotte de St. Cloud & le Coche d'Auxerre; notre Berrier, dis-je, s'était mis

mis dans la tête de faire un bel armement naval, pour opérer une descente en Angleterre. A peine notre flotte a-t-elle mis le nez hors de Brest, qu'elle a été battue par les Anglais, brisée par les rochers, détruite par les vents, ou engloutie par la mer.

Nous avons vu, pour Contrôleur-Général des Finances, un Silhouette, que nous ne connaissions que pour avoir traduit en prose quelques vers de Pope. Il passait pour un aigle; mais en moins de quatre mois, *l'aigle* s'est changée en *oison*. Il a trouvé le secret d'anéantir le crédit au point que l'Etat a manqué d'argent tout d'un coup pour payer les troupes.

Le

Le Roi a été obligé d'envoyer sa vaisselle à la Monnoie. Une bonne partie du Royaume a suivi son éxemple.

1er. *Janvier*, 1760.

Enfin, après quelques perfidies du Roi de Prusse, comme d'avoir envoyé à Londres des lettres que je lui avais confiées, d'avoir voulu semer la Zizanie entre nous & nos alliés, toutes perfidies permises à un grand Roi de Prusse, il a fait des propositions, non sans quelques vers; *il faut toujours qu'il en fasse.* Je les envoie à Versailles. Je doute qu'on les accepte. Il ne veut rien céder, & il propose pour dédommager l'Electeur de Saxe, qu'on lui donne Erford qui appartient à l'Elect-

eur

eur de Mayence. Il faut toujours qu'il dépouille quelqu'un ; c'eſt ſa façon. Nous verrons ce qui réſultera de ces idées, & ſurtout de la campagne qu'on va faire.

Comme cette grande & horrible Tragédie, eſt toujours mêlée de comique, on vient d'imprimer à Paris, *les Poëſies du Roi mon Maître*, comme diſait Freïtag. Il y a une Epître au Maréchal Keit, dans laquelle il ſe moque beaucoup de l'immortalité de l'ame & des Chrétiens. Les dévots n'en ſont pas contents. Les Prêtres Calviniſtes murmurent ; ces pédans le regardaient comme un ſoûtien de la Bonne-Cauſe. Ils l'admiraient

quand

quand il jettait dans des cachots les Magiſtrats de Leipſick, & qu'il vendait leurs lits pour avoir leur argent ; mais depuis qu'il s'eſt aviſé de traduire quelques paſſages de Séneque, de Lucrece, de Ciceron, ils le regardent comme un monſtre.

Les Prêtres canoniſeraient Cartouche dévot.

F I N.



